À l'école de la vie, récits pour les enfants, par Madame de Witt (née Guizot)



BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES DU DIMANCHE

A L'ÉCOLE DE LA VIE

— RÉCITS POUR LES ENFANTS —

PAR

MADAME DE WITT

(NÉE GUIZOT)

PARIS

SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

A L'AGENCE, 16, RUE DE L'ABBAYE

1873

A

L'ÉCOLE DE LA VIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

A

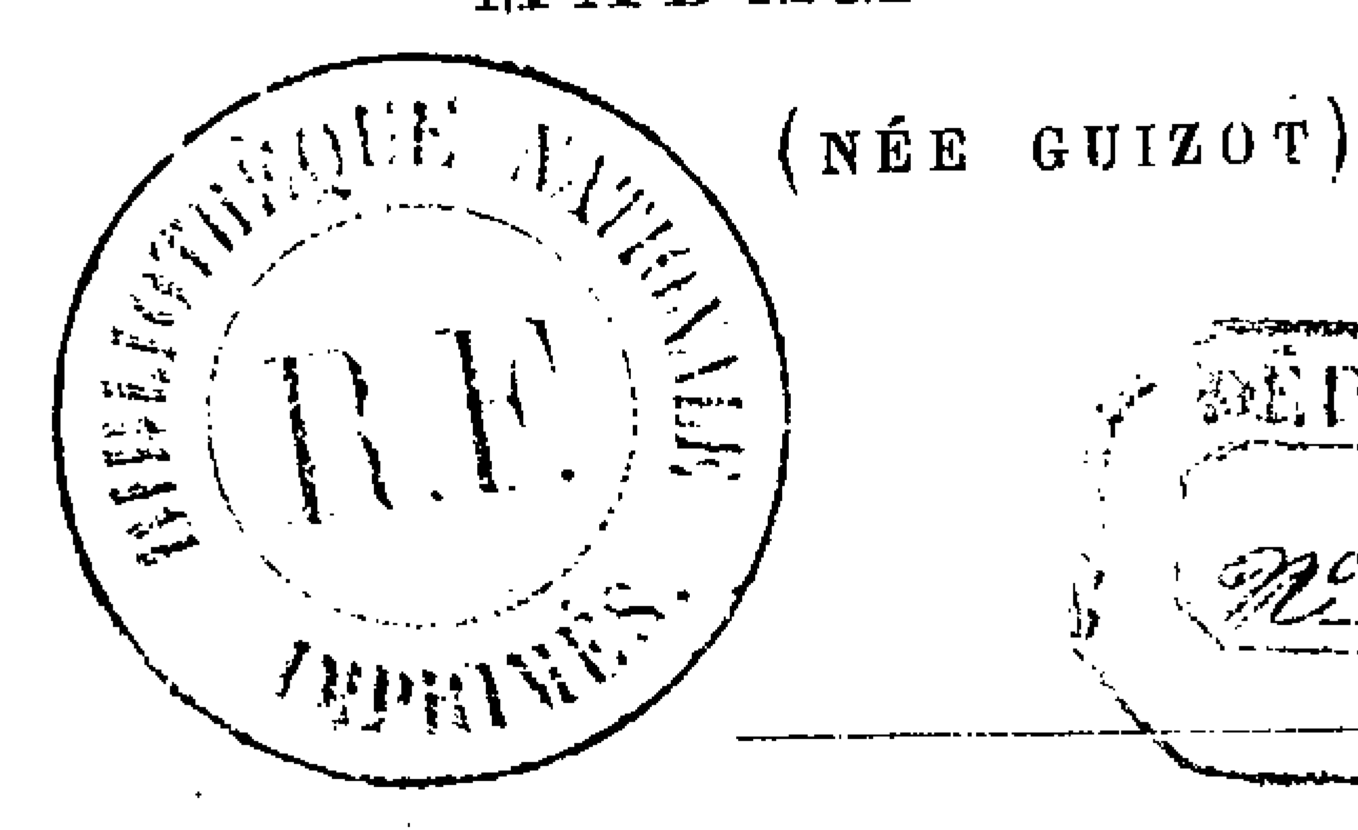
L'ÉCOLE DE LA VIE

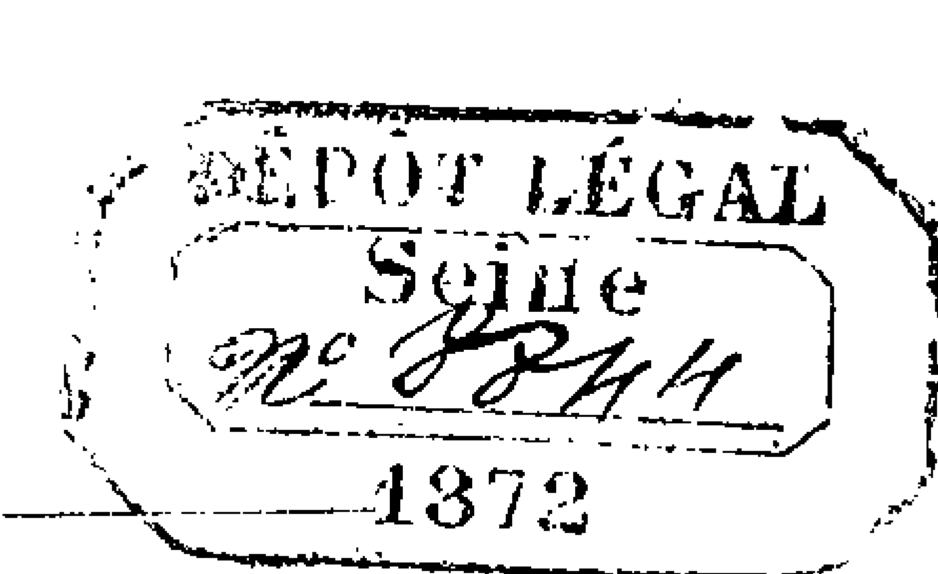
— RÉCITS POUR LES ENFANTS —

PAR

MADAME DE WITT

(NÉE GUIZOT)





PARIS

SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

A L'AGENCE, 16, RUE DE L'ABBAYE

1873

LE MÉTIER A DENTELLE

Quand on parcourt, pendant la semaine, les villages de pêcheurs situés sur les côtes de Normandie, on ne rencontre presque jamais un homme, à peine un petit garçon au-dessus de huit ou dix ans. Tout le monde est à la mer, les pères et les enfants. Pendant ce temps, les femmes restent à la maison, travaillent, regardent le ciel, et prient Dieu de garder leurs maris et leurs fils. Les petites filles restent avec leurs mères et apprennent à faire de la dentelle. Les belles dentelles noires qui se vendent à Paris sont en grande partie fabriquées par les petits doigts des filles des pêcheurs normands.

Dans un petit village voisin de Villerville, une vingtaine de femmes de pêcheurs étaient réunies un matin sur la plage pour voir partir les barques. Une d'entre elles, âgée de trente-cinq ans environ, regardait avec une tendresse inquiète un petit garçon de huit à neuf ans qui grimpait aux cordages d'une barque comme s'il voulait faire preuve d'agilité.

— Il va déjà bien, ton petit gars, Honorine, dit une des voisines à la mère, toujours occupée du petit mousse.

— Oui, il va bien, il a du bon sang de matelot dans les veines, mais j'espère que son oncle Désiré prendra bien soin de lui. C'est tout ce qui me reste.

— Allons donc, et Artémise, tu n'y penses pas? Une bonne fille cependant! continua la voisine d'un ton de compassion véritable.

— Oui, oui, mais depuis que mon pauvre Paulovic n'est plus là!... Adieu, Arsène, porte-toi bien! s'écria-t-elle en faisant un signe de tête au petit mousse qui se retourna à sa voix; et elle rentra chez elle pour ne pas fondre en larmes devant ses voisines.

— Arsène est-il parti, maman? dit une petite fille de onze à douze ans en levant la tête sans cependant cesser de faire mouvoir rapidement ses fuseaux à dentelle.

— Il part, mon enfant chéri, mon enfant du bon Dieu ! dit la pauvre mère à demi-voix, puis, s'asseyant et jetant son tablier sur sa tête, elle se mit à pleurer.

Artémise quitta son métier et s'approcha de sa mère ; elle l'embrassait à travers son tablier et son bonnet, elle essayait doucement de s'emparer de ses mains, enfin elle réussit à se glisser dans ses bras. — Il reviendra samedi, maman ; il reviendra. Et puis le bon Dieu le gardera, il ne voudrait pas te prendre tout ce qui te reste.

— Ah ! la mer m'a tout pris, la mer m'a tout pris : mon père, mon frère, mon bon Paulovic et mon petit André ! Heureusement tu es une fille, toi, tu n'iras pas à la mer. Et elle serrait convulsivement Artémise entre ses bras.

Au même instant, on frappait à la porte, et une voix douce disait : — Peut-on entrer ?

— Va-t'en voir qui est là ! dit la mère en s'enfuyant dans le petit hangar qui servait de lavoir. Je n'ai pas une figure à regarder le monde.

Artémise ouvrit la porte, et se trouva en face d'une dame en deuil, à peu près de l'âge de sa mère, et dont le doux et triste sourire lui alla au cœur sur-le-champ.

— On m'a dit que madame Retoux demeurait

ici, dit la dame, je voudrais lui commander des dentelles.

— Maman va venir, madame, dit Artémise en rougissant ; si vous vouliez entrer et vous reposer, je vais l'appeler. Et Artémise essuyait une chaise avec son tablier.

— Mais, mon enfant, je ne suis pas pressée, si votre mère est occupée, dit madame Cernay.

— Oh! elle n'est pas occupée, madame ; seulement, elle a du chagrin, dit la petite fille en baissant la voix. Mon frère Arsène est parti aujourd'hui sur la barque pour la première fois ; il faut bien qu'il devienne un homme; mais maman a peur : elle n'a plus que lui.

— Et vous, mon enfant? dit la dame.

— Oh! moi, je ne suis qu'une fille, dit naïvement la petite.

Au même instant, madame Retoux sortait de son refuge ; elle avait les yeux rouges, mais un air naturellement grave et sévère lui donnait une certaine dignité : — Qu'y a-t-il pour votre service, madame? dit-elle.

— J'ai entendu dire que vous étiez la meilleure ouvrière en dentelles du pays, dit madame Cernay, et je voudrais bien avoir un échantillon de votre talent.

— Oh! je ne fais plus beaucoup de dentelle à

présent : j'ai eu trop à faire à la maison depuis quelques années, mais voilà Artémise qui commence à travailler joliment. Montre ta dentelle, ma petite.

Artémise, toute rouge de plaisir et de confusion, alla chercher son coussin vert, ouvrit le petit tiroir du fond et tira un mètre environ de dentelle dont les bouts n'étaient pas encore coupés.

— Elle sera plus gentille quand elle sera arrangée, madame, dit-elle bien bas.

— Elle est déjà très-jolie et bien faite, pas tout à fait comme celle-là pourtant, dit madame Cernay en tirant de sa poche un petit paquet de papier de soie, qu'elle déplia lentement et comme si elle avait eu plaisir à le toucher.

— O la belle dentelle ! dit madame Retoux en se penchant par-dessus la tête de sa fille ; il n'y a personne dans le pays qui la fasse aussi bien. Ça vient de loin, n'est-ce pas, madame ?

— C'est ma fille qui l'a faite ! dit madame Cernay, doucement et à demi-voix.

— Vrai ? je ne croyais pas qu'une demoiselle des villes pût être si bonne ouvrière ! Travaille-t-elle beaucoup, madame ? continua madame Retoux avec une curiosité de rivale.

— Elle est dans le ciel ! dit madame Cernay toujours du même ton pénétrant.

La paysanne la regarda, détourna un instant la tête pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux, puis d'un accent qui montrait qu'elle ne pouvait résister à son émotion :

— Ah! vous avez eu de la peine aussi? dit-elle.

— Oui, dit simplement madame Cernay, mais Dieu me console.

— Vous avez un mari, d'autres enfants! reprit madame Retoux comme pour s'expliquer le calme d'une personne qui avait perdu sa fille.

— Je suis seule au monde, répéta madame Cernay, mais j'irai les retrouver.

— Ah! voilà ce qui me passe! s'écria la paysanne avec impétuosité ; je serai bien contente quand je retrouverai ceux que j'ai perdus, mais en attendant il faut vivre sans eux !

— Et tâcher, avec le secours de Dieu, de rendre heureux ceux qui restent, quand on a quelqu'un! dit madame Cernay en voyant Artémise étouffer ses sanglots. Regardez votre petite fille qui vous aime tant : elle pleure.

— Ah! nous avons du chagrin aujourd'hui, madame, dit la paysanne; mais il est inutile de vous ennuyer de nos peines, vous en avez bien assez pour votre part.

— Vous ne savez donc pas qu'on se console en

essayant de consoler les autres? dit doucement madame Cernay; c'est pour chercher à faire plaisir à votre petite Artémise et aux autres ouvrières de son âge que je suis venue vous voir aujourd'hui. Quand ma fille est devenue trop faible pour faire de la dentelle, ce qui l'amusait beaucoup, elle m'a fait enfermer tous ses métiers en disant : « Un jour, maman, tu donneras toutes mes affaires de dentelle à la meilleure petite ouvrière de mon âge que tu trouveras. Peut-être fera-t-elle mieux que moi! » ajouta-t-elle en souriant, car nous l'accusions d'être très-fière de son talent pour faire la dentelle.

— Et quel âge avait votre demoiselle? demanda Artémise, qui s'était tout doucement rapprochée de madame Cernay.

— Treize ans, mon enfant.

— Oh! j'ai encore deux ans pour apprendre à faire aussi bien que cela, dit Artémise avec un soupir de soulagement en prenant dans ses doigts le léger tissu déposé sur les genoux de madame Cernay.

— Oui, mais tu n'as personne pour te montrer, dit sa mère ; je n'ai jamais travaillé comme ça, et mes mains sont devenues trop roides.

— C'était ce que je voulais vous proposer, reprit madame Cernay. Je ne pourrais pas juger

des progrès de mes petites amies si elles restaient toutes dans leurs maisons, et j'avais pensé à réunir autour de moi, quelques heures par jour, celles qui travaillent déjà bien; je leur apprendrai ce que je sais : j'avais été la seule maîtresse de ma fille. Je suis née dans ce pays-ci.

— Et qu'est-ce que ça pourra bien coûter? demanda la prudente Normande, avant de s'engager plus avant.

— Rien, j'ai de quoi vivre, et mon temps n'appartient à personne... qu'à Dieu.

— Et où faudrait-il aller?

— Ici, à votre porte; je trouverai bien une petite maison à louer dans le village.

— Justement il y a celle de Louis Poitebos, maman, dit à demi-voix Artémise, confuse des questions que faisait sa mère.

— Quand vous aurez un logis, madame, s'il ne s'agit que d'envoyer Artémise quelques heures par jour, je ne demande pas mieux; il y a longtemps qu'elle irait à l'école s'il y en avait une par ici... Mais peut-être que vous les enseignerez aussi bien qu'à l'école,... ajouta-t-elle en entrevoyant une chance de faire instruire complétement sa fille sans rien dépenser.

— Je ferai ce que je pourrai, dit madame Cernay. Maintenant, madame Retoux, voulez-vous

me faire le plaisir de parler de ce projet à quelques-unes de vos voisines, celles dont les filles travaillent déjà bien? Artémise doit les connaître, elles pourront venir me trouver au *Lion d'or*. J'y passerai la nuit.

— D'où venez-vous donc aujourd'hui, madame, sauf votre respect? Vous avez l'air bien fatigué, dit madame Retoux.

— Oh! c'est que je ne suis pas forte, je suis seulement venue de Villerville.

— Et vous voulez vous charger de toutes ces petites filles, la moitié de la journée, sans rien gagner et quand vous avez de quoi vivre? reprit la paysanne, dont la compassion pour la faiblesse de madame Cernay était évidente.

— Oh! je puis faire encore quelque chose; il faut travailler tant qu'on peut, dit la dame gaiement; et elle reprit le chemin du *Lion d'or*.

Madame Retoux n'était pas bavarde habituellement, elle ne passait pas son temps à babiller chez ses voisines; mais ce jour-là, la grandeur des nouvelles l'emporta sur son activité ordinaire. Rien n'eût pu venir plus à propos pour la distraire de ses inquiétudes sur Arsène. Elle laissa ses assiettes sales dans un coin, la soupe resta aux soins d'Artémise, trop occupée de sa dentelle et des progrès qu'elle comptait faire pour songer à sor-

tir, et bientôt toutes les maisons où se trouvaient des ouvrières en dentelle au-dessous de treize ans furent dans le même émoi que celle de madame Retoux. Une maîtresse si habile qui ne demandait pas d'argent, qui apprendrait peut-être à lire par-dessus le marché, cela paraissait incroyable aux paysannes, et plus d'une alla rôder devant la fenêtre du *Lion d'or*, où l'on entrevoyait parfois madame Cernay. Mais personne n'avait le courage d'aller lui parler, les filles encore moins que les mères. Trois ou quatre petites compagnes d'Artémise étaient venues la trouver.

— Tu l'as vue, toi : a-t-elle l'air bien sévère?

— Mais non, disait Artémise, elle a l'air d'un ange, et elle parle si doucement, et ses mains sont si blanches, que ce n'est pas étonnant qu'elle fasse bien la dentelle.

— Oh ! s'il faut des mains blanches pour bien faire, j'ai pas de chances, dit Malvina Proux étendant en avant une paire de grosses pattes noires; tu as toujours des idées, Artémise !

— Non, mais tu sais bien qu'on ne confie la blonde blanche qu'à celles qui ont les mains douces et l'haleine aussi, et je pensais que peut-être je pourrais apprendre à faire la blonde, ça se paye plus cher.

— Pour ça oui, mais en attendant, j'ai pas le

front d'aller voir ta dame. Je l'ai regardée par la fenêtre, et elle a l'air triste, triste comme un enterrement.

— Ah ! c'est qu'elle a perdu son mari et tous ses enfants, mais quand elle sourit, c'est comme un soleil. Vas-y donc ; si personne ne vient, elle croira que nous ne nous en soucions pas et elle s'en ira.

— Ah ! dame, je n'ose pas.

— Ni moi non plus.

— Moi, je veux bien, si Artémise vient avec moi, dit une troisième.

— Je veux bien y aller, dit Artémise ; tu ne viens pas, toi, Marie ?

— Je n'ose pas, dit Marie, petite fille maigre et pâle de neuf ou dix ans. Elle a demandé de bonnes ouvrières, à ce que dit ta mère, et je ne suis pas une bonne ouvrière.

— Oh ! c'est égal, viens toujours. Et Artémise, prenant Marie par la main, entraîna avec elle ses autres compagnes.

Elles frappèrent à la porte de la chambre où se trouvait madame Cernay, et Artémise entra à la tête de sa petite troupe, qu'elle avait bien de la peine à empêcher de fuir.

— En voilà déjà quatre, madame, et moi, ça fait cinq, dit la petite fille sans plus de détails. Et si

vous voulez me faire bien plaisir, ajouta-t-elle plus bas en s'approchant de madame Cernay, vous prendrez Marie Sandret, quoiqu'elle ne soit pas encore une fameuse ouvrière; son père et sa mère sont morts, et elle vit chez sa belle-sœur, où elle n'est pas très-heureuse.

Cette confiance naïve toucha profondément madame Cernay. Elle regarda toutes ces petites têtes ébouriffées sous leurs bonnets noirs, ces yeux intelligents qui l'examinaient curieusement, et elle remercia Dieu qui lui donnait le moyen de le servir en cherchant à élever pour lui toutes ces jeunes âmes. En quelques mots, elle dissipa leur frayeur, et les plus timides s'approchèrent d'elle.

Le notaire chargé de louer la maison de Louis Poitebos venait de sortir du *Lion d'or*, et madame Cernay devait s'y installer la semaine suivante.

—Comme c'est seulement pour l'été, se disait-elle, je puis bien me tirer d'affaire dans une maison de pêcheur. D'abord je n'en aurais pas trouvé d'autre ici.

On était en été, en effet, mais quand l'automne arriva, madame Cernay ne donnait pas signe d'intention de départ. Les ouvriers étaient venus plusieurs fois, tantôt un maçon, tantôt un peintre, tantôt un menuisier, et la maison de Louis Poitebos avait complétement changé d'apparence. Les

plafonds étaient propres, les chambres carrelées, les murs étaient couverts de papier frais, les fenêtres et les portes fermaient. La petite salle où travaillaient les jeunes filles, à côté de la cuisine, avait de jolis petits rideaux de perse bleue, et après quelques mois de travail assidu chez madame Cernay, on accusait ses élèves dans le village de devenir des demoiselles. Ce n'était pas vrai, mais elles avaient certainement pris le goût de la propreté et de l'ordre, elles avaient appris à faire les lits, à ranger les dressoirs, à balayer une chambre sans pousser les tas de poussière dans les coins obscurs, et les meilleures ouvrières en dentelle du pays commençaient à se demander si les petites filles de la dame noire, comme on disait, ne seraient pas bientôt plus habiles qu'elles.

Ce beau résultat n'avait pas été obtenu sans beaucoup de patience et d'efforts ; plus d'une fois, madame Cernay, lassée par l'entêtement, la maladresse, la grossièreté de quelques-unes de ses élèves, était rentrée dans sa chambre après leur départ pour pleurer à son aise les enfants qu'elle avait perdus et dont l'affection tendre et délicate lui manquait à chaque heure du jour. Mais le lendemain, elle remerciait Dieu qui lui avait permis de trouver des enfants à soigner, des familles pauvres à aider, des malades à consoler, et elle

reprenait sa tâche avec un courage souvent soutenu par le sourire affectueux d'Artémise et de Marie, ses deux meilleures élèves.

L'hiver vint, et madame Cernay ne quitta pas le village ; là étaient maintenant ses devoirs comme son plaisir. « Ces enfants oublieraient tout si je les laissais seules, écrivait-elle à ceux de ses amis qui s'indignaient de la voir s'enterrer dans un petit trou au bord de la mer. Vous dites que je n'ai pas à qui parler, je vous assure que je parle tant, que j'en ai quelquefois mal à la gorge. Ma vieille Marianne, qui m'a accompagnée, est de très-bonne compagnie, et puis j'ai toujours Dieu. »

Il y avait deux ans que madame Cernay avait commencé son entreprise, et c'était jour de fête dans la petite maison. Madame Cernay avait réuni toutes les mères du village : toutes étaient grandes connaisseuses en dentelle ; les ouvrages étaient là, séparés de leur coussin, dépourvus de toute étiquette ; les enfants seules les connaissaient, car l'ouvrage ne sortait jamais de chez madame Cernay, qui le faisait vendre à Paris à de meilleures conditions que celles des marchands. Les paysannes regardaient, retournaient les fanchons, les barbes de dentelle, les garnitures ; elles revenaient toujours à deux barbes placées à côté l'une de l'autre sur

la table. — Voilà ce qu'il y a de mieux! dirent-elles enfin toutes ensemble.

— Vous avez raison, dit madame Cernay, c'est ce qu'il y a de mieux, et les deux barbes sont faites par mes meilleures ouvrières, Artémise Retoux et Marie Sandret. J'ai longtemps hésité à laquelle des deux je donnerais le prix, mais Artémise m'a demandé, si elle avait droit à quelque chose, de donner ce qui lui revenait à Marie. « Elle sera établie pour sa vie, m'a-t-elle dit, et moi, j'ai maman. » J'ai trouvé qu'elle avait raison, et je donne les métiers de ma chère enfant avec tous ses fuseaux et la provision de soie qu'elle possédait à sa mort, à Marie Sandret. Je n'ai gardé qu'une chose, ce sont les dessins que je lui ai vu tant de fois manier; ils ne sont plus de mode et ne seraient utiles à personne.

Madame Cernay avait les larmes aux yeux, Marie embrassait son amie Artémise; les petites filles, même les plus grognons, même celles qui criaient toujours à l'injustice, reconnaissaient au fond de leur cœur que le prix avait été donné à bon droit. Madame Retoux poussa ses voisines et trouva moyen d'arriver jusqu'à Artémise. Elle lui prit la tête et la serra dans ses bras :

— Ah! tu trouves que ta pauvre mère vaut mieux que ce beau métier en soie bleue! dit-

elle tout bas; et un sourire de l'enfant lui répondit.

Madame Cernay est toujours dans le village, ses élèves se succèdent auprès d'elle, mais elle ne se lasse pas de les instruire, de leur apprendre à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir, tout en leur donnant le moyen de gagner leur vie et celle de leur famille.

LA GUIRLANDE DE ROSES

— Regarde donc, Constance, regarde comme mon cache-nez avance ! disait Suzanne de Savin à sa sœur. Je crois qu'il sera fini demain.

Constance. — C'est après-demain l'anniversaire de papa ; ainsi il est bien temps de finir.

Suzanne. — Oh ! papa ne le mettra pas tout de suite ; si je n'avais pas le temps de finir tout à fait, je pourrais tricoter les derniers tours après le 26, il ne s'en apercevrait pas.

Constance. — Tu as voulu absolument faire un cache-nez ; au mois de mai, on n'en met plus.

Suzanne. — Mais c'est que je ne sais faire que

des cache-nez ou des mouchoirs de poche, et j'ai déjà donné à papa tant de mouchoirs!

CONSTANCE. — C'est égal ; va, papa s'en servira cet hiver. Mais dépêche-toi, sans quoi Boule-de-Neige viendra jouer avec ta laine, et tout sera sali.

— C'est vrai ; où est Boule-de-Neige? s'écria Suzanne ; et, oubliant la prudente recommandation de sa sœur, elle se mit à courir toute la maison en quête du gros chat angora qui partageait d'ordinaire tous ses jeux.

— Allons, la voilà encore partie! dit Constance en riant; et elle ramassa la laine et le cache-nez pour les déposer dans le panier de la petite folle.

M. et madame de Savin vivaient à la campagne, en Anjou. M. de Savin, grand chasseur, grand agriculteur, grand éleveur de chevaux, ne rentrait à la maison que pour dîner et se coucher ; sa femme dirigeait complétement l'éducation des enfants, qui partageaient cependant souvent les courses de leur père et avaient la même passion que lui pour la vie en plein air. La petite Suzanne, âgée de sept ans, montait déjà à cheval, et caracolait dans les champs à côté du grand cheval noir de M. de Savin, qui regardait avec dédain son petit compagnon tout en ralentissant le pas pour ne point le devancer.

Suzanne aimait mieux les champs, les chevaux et les ouvriers que les leçons, les travaux à l'aiguille et même les poupées. Parmi les amusements à l'intérieur de la maison, Boule-de-Neige était le seul qui lui procurât assez d'exercice pour sa satisfaction ; le beau chat, qui appartenait à sa grand'mère, madame de Chambray, sortait de sa gravité naturelle pour amuser la petite fille, et lorsque madame de Savin entendait ouvrir cinq ou six portes de suite, descendre l'escalier avec la rapidité d'une flèche, et quelquefois rouler dans le corridor en arrivant, elle se tournait vers Constance en disant : — Voilà Suzanne qui court après Boule-de-Neige !

Constance heureusement était plus calme que sa sœur ; il faut dire qu'elle avait trois ans de plus, et qu'à dix ans on commence à devenir raisonnable. Elle aidait sa mère à ranger ce que Suzanne et le petit Victor dérangeaient sans cesse, et c'était dans ses bras que Boule-de-Neige venait se réfugier quand Suzanne l'avait poursuivi trop longtemps et qu'il se sentait fatigué. Constance était d'ailleurs l'amie et la confidente de Charles, le fils aîné de M. de Savin, qui allait tous les jours au collége à la ville voisine, à cheval comme le digne fils de son père, et remportait chaque année les prix de sa classe. Charles était le modèle

des fils et des frères aînés; M. et madame de Savin bénissaient Dieu de leur avoir donné cet enfant, et sa grand'mère répétait souvent: « Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards. »

Mais Suzanne, qui aimait passionnément son frère Charles, le trouvait trop raisonnable pour elle; son grand plaisir était de jouer avec Victor, qui n'avait que cinq ans, qui admirait extrêmement sa sœur, et la suivait partout en ajoutant à la fin de toutes ses phrases: « N'est-ce pas, Suzanne? » C'était donc avec Victor qu'après avoir poursuivi Boule-de-Neige, qui ne voulait pas se laisser prendre, elle s'élança dans le jardin pour voir, disait-elle, « les roses dont elle comptait faire une guirlande pour l'assiette de papa après-demain. »

Il n'y avait pas encore beaucoup de roses, et Suzanne les comptait avec anxiété. Victor la suivait et marchait dans toutes les plates-bandes, ce qui troublait infiniment le jardinier, occupé à l'autre bout du jardin, lorsque le petit garçon se sentit enlevé par deux bras bien connus :

— C'est toi, Charles! s'écria Victor, je ne t'avais pas vu arriver.

Charles. — Je suis rentré par le petit chemin, c'est plus court, et je n'ai pas de temps à perdre pour finir mon dessin.

Victor. — Ah ! oui, ton beau dessin, la grande tête de ce beau monsieur avec une si grosse barbe et tant de cheveux.

Suzanne. — Jupiter quelque chose, n'est-ce pas?... Po...?

Charles, riant. — Jupiter Olympien. Allons, Suzanne, fais attention aux tulipes, vous en avez déjà cassé deux, et tu ne feras pas avancer les roses en tâtant tous les boutons avec tes doigts ; tu en auras bien assez pour mercredi ; s'il t'en manque, je te donnerai les miennes.

Suzanne. — Oh ! merci, mon bon Charles ; tu as les plus belles roses du jardin, et tu les soignes si bien !

Et la petite fille, tranquillisée, rentra dans la maison en sautant autour de son frère, pendant que Victor la suivait en répétant : — Charles est bien bon, n'est-ce pas, Suzanne ?

Charles était bien bon en effet, car, pendant toute la soirée, il dégagea dix fois la laine que Suzanne, tout en tricotant, embrouillait autour des chaises et des tables ; il quitta son dessin chéri pour jouer aux dames avec sa grand'mère, dont les yeux étaient trop fatigués pour travailler le soir, et lorsque Constance le regardait jouer avec Victor, qui l'avait dérangée jusque-là à toute minute, elle se disait intérieurement avec un

gonflement de cœur : « Comme Charles est bon ! c'est pour empêcher Victor de me tourmenter qu'il joue avec lui, et cependant il a aussi envie de finir son dessin que moi d'achever ma tapisserie. » Et sous l'influence du renoncement de Charles, Constance, qui ne s'occupait pas toujours assez des autres, quitta plusieurs fois son ouvrage pour amuser Suzanne et Victor, ou pour aider sa mère à classer les graines qu'elle préparait pour les jardins des paysans.

La journée du mardi avait suffi à achever tous les ouvrages ; le dessin, la bande de tapisserie, le cache-nez étaient finis, et Victor savait à peu près *le Chêne et le Roseau*, que toute la maison avait pris en horreur à force de l'entendre répéter depuis quinze jours. Une mère seule pouvait avoir la patience de faire entrer tant de vers dans une petite tête aussi étourdie : « Car c'est très-long, maman ! » disait piteusement le pauvre Victor.

Charles devait aller le matin seulement au collége, et revenir pour le déjeuner ; avant de partir, il avait confié à Constance sa tête de Jupiter Olympien, soigneusement achevée au crayon noir et rouge, pour mettre sur la table à la place de son père, où l'on devait déposer les présents. M. de Savin ne rentrait jamais qu'en entendant la cloche

de la prière : on était donc sans crainte d'être découvert.

Depuis huit heures du matin, Suzanne courait dans le jardin, cueillant les roses, cassant les tulipes, écrasant les giroflées, si bien que Christophe, le jardinier, finit par perdre patience et par s'écrier avec désespoir :

— Mademoiselle Suzanne, avez-vous bientôt fini ? Il ne restera pas une fleur dans le jardin si vous continuez à marcher dans les plates-bandes.

Suzanne. — J'ai fini, Christophe, il n'y a plus de roses du tout, excepté dans le jardin de Charles et j'attends qu'il soit rentré pour les cueillir.

Et la petite fille emportait un grand panier plein de roses à demi épanouies qui auraient pu faire l'ornement du jardin et l'orgueil de Christophe pendant huit jours au moins.

— Il y a bien trop d'enfants ici, disait le brave homme en grommelant et en retournant à son ouvrage.

Cependant Suzanne, avec l'aide de Constance, était venue à bout de faire sa guirlande de roses. Elle avait eu la prudence d'ôter toutes les épines : « Je ne veux pas que papa se pique les doigts, » disait-elle. La guirlande venait d'être posée sur la table, autour de l'assiette de M. de Savin, le cache-nez était au milieu, voilé sous deux ou trois

roses. La tapisserie de Constance était sous la serviette, et le dessin de Charles en face de la chaise, appuyé contre une carafe de vin. Les préparatifs terminés, les petites filles étaient allées se laver les mains.

Suzanne était dans sa chambre au second, on venait de lui donner un coup de brosse fort nécessaire lorsqu'elle entendit le trot d'un cheval : « C'est Charles ! » s'écria-t-elle ; et échappant aux mains de sa bonne, elle s'enfuit en criant : « Je veux être là quand il verra l'étalage des présents. »

Charles n'était pas encore entré dans la cour et il allait mener son cheval à l'écurie. Suzanne s'élança donc dans la salle à manger pour l'attendre, mais que vit-elle en entrant ? Boule-de-Neige couché au milieu de la guirlande, tirant les fleurs avec ses griffes et ses dents, et le plancher couvert de pétales de roses ! Suzanne poussa un cri, fit un bond, et saisissant Boule-de-Neige dans ses bras, elle le jeta de toute la force que lui donnait sa colère à l'autre bout de la chambre, puis saisissant sa guirlande effeuillée, salie, elle la froissa dans ses mains et se jeta par terre à côté de la table en pleurant de tout son cœur.

Charles entra au même instant ; d'un coup d'œil, il vit que quelque malheur était arrivé aux

présents de Suzanne, il vit aussi ce que sa sœur n'avait pas vu, c'est qu'en saisissant le chat, en tirant la nappe, elle avait renversé la carafe de vin et complétement taché le Jupiter Olympien ; c'était le fruit de bien des heures de travail, le meilleur dessin que Charles eût encore fait, et il s'était promis un grand plaisir de la satisfaction de son père : il rougit, puis pâlit ; la colère allait l'envahir, mais l'amour de Dieu était puissant dans le cœur de l'enfant, il s'arrêta. Suzanne, plongée dans son désespoir, ne l'avait pas entendu ; une prière s'échappa de son cœur pour demander à Dieu la force de supporter patiemment son désappointement ; puis revenant à lui, il s'aperçut que Suzanne était presque couchée sous la table et sanglotait de toutes ses forces ; il la prit dans ses bras. — Qu'as-tu donc, ma petite? dit-il doucement.

SUZANNE, *d'une voix entrecoupée.* — Boule-de-Neige !... Ma guirlande... Il n'y a plus de roses !....

CHARLES. — As-tu cueilli celles de mon jardin?

SUZANNE. — Non, je t'attendais... Ah! si tu voulais...!

CHARLES. — Te les donner? Bien certainement, je te les ai promises. Viens, essuie tes yeux et nous aurons le temps de refaire une guirlande

avant le déjeuner. Seulement, ma petite Suzanne, je t'en prie, ne te mets pas dans des désespoirs pareils pour rien. Je t'assure que tu m'as fait peur, et je parie que Boule-de-Neige a eu bien peur aussi.

SUZANNE, baissant la tête. — Je crois que je l'ai jeté très-fort dans un coin... J'en suis bien fâchée.

CHARLES. — Je vais le chercher... Va prendre ton chapeau.

A peine Suzanne était-elle sortie de la salle à manger, que son frère prit son dessin. Il le regarda un moment en silence, puis il soupira : « Je le montrerai à papa ce soir avant de le brûler, se dit-il, quand les petits seront couchés ; » et il emporta son carton dans sa chambre en appelant le domestique pour réparer sur la table le dégât commis par Suzanne.

Une heure après, il n'y avait plus une seule rose dans le jardin de Charles, mais une guirlande magnifique entourait l'assiette de M. de Savin, qui venait de rentrer. Suzanne, le cœur encore un peu gros, suivait Charles comme un petit chien ; elle avait rencontré Boule-de-Neige, qui s'était enfui à sa vue, et elle avait cru remarquer que le chat boitait un peu.

La prière était achevée et les enfants s'élançaient dans la salle à manger. Leur mère les sui-

vait; elle donnait le bras à Charles; M. de Savin, conduisant sa belle-mère, fermait la marche.

— O la belle guirlande de roses! s'écria madame de Savin en entrant : vous avez dû dépouiller tout le jardin, mes enfants, pour faire un si beau bouquet. Quand je voudrai une rose, je serai obligée d'aller en chercher dans le jardin de Charles.

Victor. — Il n'y en a plus du tout dans le jardin de Charles, maman ; il a tout cueilli.

Charles. — Je vous expliquerai cela plus tard, ma chère maman. Voilà papa et ma grand'mère.

Madame de Savin regarda Suzanne, qui lui avait déjà paru moins animée que de coutume, elle ne demanda rien de plus, et admira avec son mari la tapisserie de Constance, le cache-nez de Suzanne, la guirlande de roses blanches, roses et rouges, puis elle se retourna vers Charles.

— La plus belle pièce nous manque encore, dit-elle, c'est ton dessin, mon enfant.

Charles rougit. — Il y a eu un petit accident, dit-il à demi-voix. Je le montrerai ce soir à mon père, et....

Mais Suzanne l'interrompit, elle s'était glissée auprès de lui :

— Est-ce moi qui ai gâté le dessin quand j'étais en colère? lui demanda-t-elle tout bas.

Charles. —Tu ne l'as pas gâté, mais je suppose que tu as poussé la carafe de vin, elle est tombée et le dessin est taché. Ne te désole pas, je recommencerai.

Mais les sanglots de Suzanne, à peine réprimés une heure auparavant, ne pouvaient être contenus maintenant; elle éclata : « O papa, dit-elle en s'élançant vers lui, c'est ma faute ! Boule-de-Neige a gâté ma guirlande, j'étais en colère, je l'ai battu, il a renversé le vin et le dessin de Charles est abîmé, et encore il m'a donné ses roses !

M. de Savin prit la petite fille sur ses genoux pour la consoler, et, sur un regard suppliant de Charles, on ne la questionna pas davantage; mais lorsqu'il mit Suzanne calmée à sa place, le père s'arrêta derrière la chaise de son fils aîné et appuya fortement la main sur son épaule. Un moment auparavant, sa mère s'était penchée vers lui, et l'avait embrassé en murmurant: « Dieu te bénisse, mon enfant ! » et, ce qui vaut mieux encore que l'approbation de son père et de sa mère, Charles sentait dans son cœur la paix du Dieu qui récompense l'abnégation et le sacrifice.

LE PANIER DE CERISES

— Maman, que pourrais-je donc faire pour amuser Édouard? il s'agite si fort qu'il augmentera sa fièvre, disait un jour la petite Marie Leuray à sa mère; et la pauvre enfant avait elle-même envie de pleurer.

— Je finis cette couture et puis je vais le promener un peu dans mes bras, répondit la mère, pâle et maigre personne de quarante ans, dont les traits, comme les manières, indiquaient des habitudes et une éducation fort peu en accord avec la pauvre chambre qu'elle habitait au cinquième, rue Saint-Denis.

En effet, madame Leuray était une femme bien

élevée ; fille d'un petit propriétaire normand, elle avait épousé un jeune professeur plein d'esprit et de talent, qui avait été nommé, de bonne heure, dans un collége de Paris, mais la santé de M. Leuray était délicate, et les quatre enfants qui étaient venus les uns après les autres égayer ce petit intérieur exigeaient de la part de leur père de grands efforts de travail.

Il donnait des leçons, des répétitions, pendant que sa femme dirigeait le ménage avec la plus stricte économie et l'aidait même souvent à corriger les devoirs de sa classe. Un hiver, M. Leuray prit un rhume ; il ne pouvait s'arrêter, il fallait continuer leçons et classes ; le mal s'aggrava, devint une fluxion de poitrine, et le jeune professeur mourut à trente-huit ans, laissant sa femme sans fortune et sans autre ressource que de retourner chez son père.

Le bon cultivateur la reçut à bras ouverts; tant qu'il vécut, sa fille partagea tout ce qu'il avait, la modeste aisance qui règne à la campagne, tout ce dont on jouit sans dépenses, et, presque sans y penser, les fruits, les légumes, le bon lait. Mais une expression d'inquiétude passait quelquefois sur le front du vieillard pendant qu'il regardait ses petits-enfants jouer dans le jardin ; il n'avait jamais parlé à sa fille de ses affaires, et, avec la réserve

habituelle aux Normands, il détournait même la conversation lorsqu'elle lui parlait de l'avenir de ses enfants. Il était vieux, et bientôt un nouveau coup vint atteindre madame Leuray. Son père mourut subitement, entre ses bras, sans avoir le temps de dire autre chose que quelques paroles d'espérance et de foi. C'était tout ce que demandait sa fille, qui supportait la perte de tous ceux qu'elle aimait, à force de confiance en Dieu, et parce qu'elle savait qu'il ne l'abandonnerait pas. Elle eut besoin de ce secours infaillible, car à peine avait-elle rendu les derniers devoirs à son père, qu'elle se trouva en face des créanciers auxquels celui-ci avait emprunté de l'argent, et qui s'emparèrent du petit bien.

Madame Leuray n'avait à la campagne ni parents ni amis; son mari, enfant unique comme elle, avait été orphelin de bonne heure ; le seul appui qui restât à sa veuve étaient les amis qu'ils avaient acquis pendant les années de leur bonheur ; ils vivaient tous à Paris, elle y retourna, espérant trouver là quelques ressources pour élever ses enfants.

Hélas ! les amis même les plus dévoués ne peuvent pas grand'chose devant une pauvreté absolue. M. Leuray était mort trop jeune pour que sa veuve eût droit à une pension ; on lui fit obtenir

un secours bien vite épuisé. Elle avait quatre enfants, dont l'aîné avait onze ans et le plus petit trois; il fallait les nourrir.

Que faire? donner des leçons? Mais que deviendraient les pauvres petits toute la journée, pendant que leur mère courrait Paris pour gagner leur pain? Pas de grand'mère, pas de tante à qui les confier. Madame Leuray prit bravement son parti. Elle était très-adroite, et, depuis la naissance de ses enfants, elle les avait toujours habillés elle-même, variant avec une imagination ingénieuse la forme de leurs simples vêtements. Elle résolut de faire pour les autres ce qu'elle n'avait jamais fait que pour eux, et, se rendant successivement chez tous ses amis, elle annonça qu'elle se faisait couturière. Bien des gens se récrièrent, mais personne ne proposa un moyen plus efficace de gagner le pain des enfants sans les abandonner, et madame Leuray se mit vaillamment à l'œuvre.

Elle avait vécu, dès l'abord, avec la plus stricte économie. Après avoir vendu la plus grande partie de son mobilier, il lui restait une petite somme qu'elle avait placée à la Caisse d'épargne, pour conserver une ressource en cas de maladie, et, s'établissant dans une petite chambre de la rue Saint-Denis, elle eut bientôt plus d'ouvrage qu'elle

n'en pouvait faire, grâce à la curiosité comme à la bienveillance de ses anciens amis.

Elle travaillait beaucoup, très-vite et très-bien. Sa fille aînée, Maria, était pour elle une ressource inépuisable. Levée aussitôt que sa mère, la pauvre enfant balayait la chambre, préparait le déjeuner, habillait son frère et ses deux sœurs, et ne s'arrêtait au milieu des travaux du matin que pour apporter à sa mère la grosse Bible, signal accoutumé de la prière. Les deux petites filles, Agnès et Charlotte, agées de neuf et de trois ans, étaient fortes, gaies et d'une humeur égale, qu'entretenait l'autorité douce de leur mère. Mais le petit Édouard, qui n'avait que cinq ans, l'unique garçon, la joie et l'orgueil de toute la famille, l'image vivante de son père, avait, comme lui, une santé délicate. Constamment souffrant, ses maladies répétées enlevaient toute aisance au pauvre petit intérieur. Depuis deux ans déjà, madame Leuray nourrissait, élevait, entretenait ses enfants avec son aiguille; ses filles grandissaient et se développaient ; mais Édouard, aussi faible et presque aussi petit à sept ans qu'à cinq, semblait s'éteindre lentement dans l'atmosphère étouffée et l'espace restreint de la petite chambre. La mère avait épuisé peu à peu, pour le soigner, toutes les ressources qui lui restaient, et au moment où com-

mence notre histoire, elle le voyait malade. souffrant d'une toux opiniâtre, agité par la fièvre, et il fallait achever la petite robe de taffetas bleu qu'elle cousait, il fallait sortir pour aller chercher de l'argent si elle voulait pouvoir demander un médecin et rapporter à son fils les remèdes dont il avait besoin.

Maria avait grandi trop vite; mince et pâle, elle soutenait son frère dans ses bras, chantant pour la dixième fois, d'une voix juste et douce, une vieille chanson normande qui amusait le petit malade ; Agnès s'acquittait à sa place des devoirs du ménage, avec un sang-froid joyeux qui ne la quittait jamais et qui lui permettait de rendre beaucoup de services sans s'agiter ni se troubler de la détresse croissante qui les menaçait. La petite Charlotte, assise dans un coin, apprenait une leçon de grammaire et apportait sans cesse son livre à Maria, qui le lui rendait en hochant la tête. Charlotte ne savait pas du tout les parties du discours.

— Maman, maman, aurez-vous bientôt fini ? disait Édouard du fond de son lit ; je voudrais vous voir un peu.

Madame Leuray. — Je viens, mon enfant, je viens, je finis cette garniture.

Édouard. — Elle est bien jolie cette robe, maman ; et le petit paletot gris, est-il fini ?

Madame Leuray. — Oui, Maria l'a achevé hier au soir pendant que tu dormais.

Édouard. — Pauvre Maria ! elle doit être bien fatiguée ! Elle m'a tenu dans ses bras depuis six heures du matin.

Maria, vivement. — Oh ! non, je ne suis pas fatiguée, presque pas, du moins. C'est maman qui t'a soigné toute la nuit.

Édouard. — Oh ! mais maman n'est jamais fatiguée.

— Édouard, s'écria Agnès avec un mouvement d'indignation, en s'arrêtant au milieu de son nettoyage, tu ne vois donc pas que !... Mais un *chut !* décisif de sa mère lui imposa silence, et la petite fille, malgré l'esprit de justice qui la dominait, s'arrêta elle-même en voyant les joues enflammées par la fièvre et les yeux brillants de son frère.

— Maman est fatiguée presque toujours, dit Charlotte, qui avait son franc parler comme comme Édouard, mais elle ne le dit jamais.

Au même instant, madame Leuray se levait, secouait les bouts de fil qui couvraient sa robe, pliait le petit vêtement de taffetas bleu, puis, enveloppant son cher malade dans une couverture, elle se mit à le promener de long en large dans la chambre, accompagnant ses pas d'un chant monotone propre à endormir l'enfant.

Hélas! comme le pauvre petit corps était léger! comme les petites mains étaient brûlantes! Tout le cœur de la mère s'élevait en prières vers le Dieu de la veuve et de l'orphelin ; elle avait tant de fois éprouvé la fidélité de ses promesses, elle comptait sur son secours avec une confiance si inébranlable, que la paix ne quittait pas son âme au milieu de tant d'inquiétudes ; mais Dieu ne trouverait-il pas bon de retirer Édouard, si frêle et si délicat, des soucis et des difficultés de la vie ?

— Maman, voilà votre paquet fait, dit Maria, la robe de taffetas bleu, le paletot gris, et le petit costume écossais; la note est prête aussi. Allez-vous sortir ?

— Chut! dans un moment; voilà Édouard qui s'endort, murmura madame Leuray. Habille Charlotte, je l'emmènerai avec moi ; elle n'est pas sortie hier.

Charlotte déposa son livre de grammaire avec un soupir de satisfaction et s'élança sans bruit dans un petit cabinet où était accrochée son unique robe de sortie. Elle allait l'enfiler sans autre préparatif, lorsque Maria la saisit pour la coiffer, lui laver les mains et la figure. La petite fille était rayonnante.

— Je sais où maman va aller, dans cette belle maison où il y a un petit garçon et deux petites

filles ; le costume écossais est pour le petit garçon. Peut-être maman l'essayera-t-elle, j'aime beaucoup à voir les petits enfants !

Pendant que la petite bavarde chuchotait ainsi à l'oreille de sa sœur, madame Leuray avait recouché son fils endormi ; elle prenait dans l'armoire un vieux chapeau de paille, qui, après avoir été blanchi plusieurs fois, avait été définitivement teint en noir ; un châle usé couvrait ses épaules. Mais, sous ses pauvres vêtements, la grâce et la dignité naturelle d'une personne bien élevée ressortaient d'une manière frappante, et Maria s'arrêta pour embrasser sa mère.

— Comme vous êtes gentille, maman ! dit-elle.

Une minute après, Charlotte bondissait dans la rue à côté de sa mère.

— O maman, qu'il fait beau temps ; on ne s'en doute pas là-haut, on ne voit presque pas le ciel. Édouard se porterait bien s'il pouvait sortir, et Maria ne veut jamais se promener ; elle dit toujours que vous êtes pressée. Est-ce que vous êtes toujours pressée, maman ?

Madame Leuray. — Très-souvent, mon enfant, et aujourd'hui en particulier, je veux rentrer le plus tôt possible pour apporter à Édouard du sirop pour sa toux.

— Ah! voilà des cerises! Cela ferait du bien à Édouard, maman, j'en suis sûre, bien plus que du sirop. Et la petite fille, arrêtée devant la boutique d'un marchand de comestibles résistait à tous les efforts de sa mère pour hâter le pas. O maman, achetez ces cerises, elles sont si belles! Édouard les aime tant.

— Tu n'y penses pas, mon enfant, dit sa mère. Des cerises au mois de mai, le panier doit coûter au moins dix francs! Et elle réussit à entraîner Charlotte, qui tournait sans cesse la tête pour apercevoir encore le séduisant panier.

— Quand je serai grande, disait la petite, j'achèterai des cerises au mois de mai, et je les donnerai à Édouard.

— Si tu peux! disait tout bas la mère.

On arrivait dans la rue d'Anjou, devant une grande et belle maison. Madame Leuray sonna et monta au premier.

— Madame vous attend, madame Leuray, dit une femme de chambre qui vint ouvrir. M. Paul doit mettre son costume écossais pour sortir en voiture avec sa grand'mère.

— Vais-je voir le petit Paul, maman? demanda Charlotte.

— Je le pense. Viens avec moi.

Au même instant s'élançait dans la chambre un

beau petit garçon de cinq ans, les joues fraîches, les cheveux en désordre, les deux mains occupées par un grand panier de cerises, le frère jumeau de celui que Charlotte avait tant contemplé sur le boulevard. Sa mère entrait derrière lui. Paul ne lui laissa pas le temps de parler à madame Leuray.

— Regardez, criait-il, les belles cerises; c'est mon oncle Henri qui vient de les apporter, je lui avais gagné une discrétion, j'avais dit que je savais par cœur tout le Songe d'*Athalie*, vous savez bien, quand elle voit le petit garçon en rêve ? et mon oncle avait dit que non. Et je l'ai su, et j'ai demandé des cerises comme celles que j'avais vues sur le boulevard.

— Je les ai vues aussi, s'écria Charlotte, dont les yeux, les mains, toute la personne exprimait l'admiration et le désir.

— N'est-ce pas qu'elles sont belles ? en voulez-vous une ? et il s'approchait avec sa corbeille.

— Pas pour moi, pas pour moi, s'écria Charlotte fondant en larmes, tant son émotion était vive; pas pour moi, mais pour Édouard, qui est si malade et qui aime tant les cerises !

— Prenez tout, dit Paul, et, par un mouvement irrésistible, il plaça la corbeille dans les mains de Charlotte, et tout troublé, tout ému, il alla cacher sa tête dans la robe de sa mère.

Madame Leuray reprit le panier des mains de Charlotte, stupéfaite et ravie ; elle le posa sur la table et attendit. Madame de Mériville, penchée sur son petit garçon, l'écoutait et le caressait.

— Maman, nous irons voir ce petit Édouard, n'est-ce pas ? M. Luçois le guérira.

— Peut-être, je l'espère, répondait la jeune femme, qui, relevant enfin la tête, dit vivement à madame Leuray :

— Je vous en prie, acceptez ces cerises ; elles feront peut-être plaisir à votre petit malade. Puis se levant et s'approchant, elle ajouta à voix basse :
— Moi, elles m'ont rendue si heureuse, vous ne voudriez pas gâter ma joie.

Les yeux de Charlotte suppliaient sa mère, qui hésitait.

— Puisque vous le voulez, madame, dit-elle enfin... Et Paul se mit à bondir dans la chambre avec Charlotte, qu'il avait prise par la main dans son inquiétude ; tous les deux criaient ensemble, comme s'ils étaient de vieilles connaissances :

— Édouard aura les cerises !

Je laisse à deviner aux enfants malades, ou à ceux qui l'ont été, le plaisir que les cerises firent à Édouard ; il ne voulut jamais croire que la visite de M. Luçois eût été pour quelque chose dans son rétablissement. Le médecin que madame de Méri-

ville avait demandé la permission d'amener chez le petit malade fut bien étonné de retrouver, en madame Leuray, la couturière pour enfants, la femme d'un de ses anciens camarades de classe, de ses meilleurs amis ; il soigna Édouard avec un zèle que Dieu bénit d'un plein succès.

— Voilà cet enfant remis, dit-il un jour à madame de Mériville, en revenant de la rue Saint-Denis. Maintenant il lui faudrait de l'air et de l'espace, mais à quoi bon parler de cela à cette pauvre femme qui se tue à nourrir ses enfants dans cette mansarde?

— Vous croyez qu'il se porterait mieux à la campagne? demanda madame de Mériville.

— Il se porterait bien, mais la campagne est loin de la rue Saint-Denis.

— Ceci me donne du courage, dit la jeune femme ; et elle expliqua au bon médecin qu'elle hésitait, depuis un mois, à demander à madame Leuray de vouloir bien se charger de la direction d'un ouvroir qu'elle avait fondé en Poitou, dans sa terre, ce qui lui donnerait le temps d'élever ses enfants, tout en gagnant leur vie.

Le docteur Luçois approuva, et se chargea d'être l'interprète des vœux de madame de Mériville. L'hésitation était inutile, car les transports des enfants égalaient la reconnaissance de la mère.

Les prières de la foi n'étaient pas restées inutiles. Dieu les avait entendues et exaucées au moment même où la situation paraissait désespérée.

Un mois après la conversation de madame de Mériville avec le docteur, madame Leuray était installée dans une jolie petite maison au bout du parc de Mériville; Édouard se portait à ravir, Maria reprenait des couleurs, et tout le monde mangeait des cerises qui ne coûtaient rien. Mais, au cœur même de l'été, aucun des enfants ne voulut jamais admettre que les meilleures cerises de Mériville valussent celles que Charlotte avait apportées un jour, de la part de Paul, dans la petite mansarde de la rue Saint-Denis,

SANS MERCI

— Ce n'est pas juste, répétait Léon Deshayes en s'asseyant à son pupitre; puisque Lucien joue avec mes billes et les envoie dans le ruisseau, il devrait être puni comme je l'ai été la semaine dernière quand j'ai crevé son ballon.

— Ton frère a six ans de moins que toi, dit son père; puis, voyant qu'il allait répliquer de nouveau : — Tais-toi, Léon, et permets-moi d'exercer la justice à ma façon et sans ton concours.

C'était précisément là ce qui révoltait Léon. Honnête petit garçon, droit et sincère, il avait pour la justice, surtout lorsqu'elle s'appliquait aux autres, une passion fatigante. Sans cesse on

lui entendait répéter : « Ce n'est pas juste ! » lorsqu'il était puni ou réprimandé, et : « C'est bien juste ! » quand il donnait une tape à son petit frère, ou qu'il arrachait à sa petite sœur les images qu'elle regardait. Il est vrai que Lucien dérangeait souvent les armées de soldats que son frère groupait avec art autour des drapeaux ; il est vrai que la petite Annette tournait les pages des livres avec des mains pleines de confiture ; mais c'était en vain que madame Deshayes rappelait à son fils qu'il avait aussi dérangé les joujoux de sa sœur aînée, Marguerite, et froissé ses livres quand il était petit. « Si Marguerite m'avait donné une tape, elle aurait bien fait, c'eût été justice, disait-il ; on ne peut pas tout abandonner à ces petits maraudeurs ; » et les enfants s'éloignaient de leur frère.

Au collége, Léon était bien encore plus convaincu de l'injustice des professeurs ; chaque fois qu'il avait une mauvaise place, c'était le fait d'une faveur marquée des maîtres pour Rodolphe ou pour Alfred, ce n'était point du tout que leur composition valût mieux que la sienne ; le répétiteur avait même dit que la version de Léon était excellente. « Alors, tu avais fait des contre-sens en copiant, mon enfant, disait son père, car voilà une phrase qui n'est pas comprise du tout. » Et

Léon s'en allait en marmottant entre ses dents : « Tout de même, ce n'est pas juste. »

En général, Léon était assez doux ; il savait se taire sans se défendre par de mauvaises raisons lorsqu'il sentait ses torts ; mais, si une fois il s'était mis dans la tête qu'on n'était pas juste à son égard, il se serait fait hacher plutôt que de céder, et son père était obligé d'employer son autorité pour lui imposer silence, sans espoir de le convaincre, au moment même, du ridicule de son entêtement.

Ce défaut se développait d'autant plus vite que Léon en était presque fier : « Moi, d'abord, je ne demande que la justice, disait-il, je n'ai pas besoin de pitié ; qu'on me fasse droit, voilà tout. » Et comme il appliquait ou croyait appliquer aux autres les mêmes principes, il n'avait compassion de personne ; les gens qui tombaient couraient trop vite, c'était leur faute et il était juste qu'ils tombassent ; les élèves qui avaient mal fait leur devoir avaient mérité leur pensum. Lucien et Annette n'avaient pas de dessert : c'était bien fait, pourquoi avaient-ils désobéi ? Et le résultat de cet amour de la justice était que tout le monde détestait Léon au collége, et si on l'aimait encore dans sa famille, c'est qu'on était plus indulgent que lui et qu'on reconnaissait ses bonnes qualités au travers de son insuportable justice.

— Marguerite va venir pour les vacances de Pâques, criaient Lucien et Annette au moment où Léon rentrait du collége, irrité comme il l'était souvent le samedi en rapportant une place qu'il croyait au-dessous de son mérite; elle vient avec son mari, mais elle laisse la petite Rachel à la campagne : nous ne la verrons pas cette fois, c'est bien dommage.

— J'aime autant que Marguerite vienne sans Rachel, dit Léon; au moins on pourra lui parler à son aise, sans les cris perpétuels de cette enfant. Ce n'est pas juste de n'appartenir qu'à une seule personne, et Marguerite ne nous regarde plus quand Rachel est là.

— Les enfants ont bien quelques *droits* sur leurs parents, dit sa mère en riant, et en appuyant sur le mot *droits* : et cela est heureux, sans quoi il pourrait arriver aux parents de ne pas être justes, quand les enfants sont insupportables. Et tout le monde riait, excepté Léon.

Marguerite de Belval était peut-être la personne que son frère Léon aimait le plus au monde, et il était fort regrettable pour lui qu'elle se fût mariée et que son mari l'eût emmenée vivre à la campagne. Bonne, simple, gaie, elle avait compassion de tout ce qui souffrait, des petits enfants déguenillés, des mères épuisées, des vieillards in-

firmes, et elle ne s'arrêtait pas toujours à se demander si un peu plus d'ordre et d'économie n'eussent pas diminué la misère de ces pauvres ménages auxquels elle prodiguait ses soins.

— J'ai peur qu'on ne vous attrape souvent, Marguerite, disait quelquefois son mari en la voyant entourée de mendiants.

— Vous croyez? et elle tournait vers lui ses grands yeux bleus effrayés. Oh! non, je ne crois pas; ils sont si malheureux!

Marguerite avait compassion de Léon, elle prenait part à tous ses chagrins, elle croyait même quelquefois qu'on était injuste envers lui au collége, mais l'idée que ses parents pussent être injustes ne lui était jamais venue à l'esprit, et elle fut vivement scandalisée lorsqu'elle entendit le lendemain de son arrivée à Paris une grande tirade de Léon sur la justice qu'on lui devait et qu'on ne lui répondait pas. « Tu n'y penses pas, Léon, disait-elle : maman injuste? Oh! si Rachel disait un jour ce que tu viens de dire, je serais bien malheureuse. Comme maman doit être triste! » Et la sympathie de Marguerite passait tout entière à sa mère.

— Ah! voilà ce que c'est que d'avoir des enfants. Rachel n'est pas plus longue que le doigt et tu envisages déjà les choses au point de vue des

parents. Eh bien, moi, je dis que ce n'est pas juste, on me punit toujours deux fois plus sévèrement que Lucien, et encore on lui fait grâce les trois quarts du temps.

— Peut-être demande-t-il pardon, suggéra Marguerite.

— Bien sûr, il demande pardon, comme une petite fille; moi je ne veux que la justice, je n'ai pas besoin qu'on me pardonne.

Marguerite rougit, ses yeux se remplirent de larmes. — O Léon, où en serions-nous tous sans le pardon de Dieu ? dit-elle à demi-voix.

— Je ne parle pas de cela. Et Léon un peu honteux marmottait en s'en allant :

— Les femmes ne comprennent jamais rien.

Marguerite avait raison, sa mère était triste; le profond orgueil qui faisait chez son fils le fond et l'origine de cette passion de justice qu'il appliquait à tort et à travers fermait la porte à ses avis et à ses conseils. Elle priait beaucoup pour lui, mais il lui semblait qu'elle devait aussi agir, et elle ne voyait pas le moyen de le convaincre à la fois de sa faiblesse et de sa rigueur.

— Envoyez-le passer un mois chez mon oncle de Sarez, maman, dit Marguerite; quand il aura vu une maison gouvernée d'après les principes de justice les plus stricts, sans une miette de com-

passion pour personne, je crois qu'il s'apercevra du désagrément de cette règle de fer. Vous savez qu'il y a longtemps que mon oncle demande à le voir. Quand Paul m'a menée chez lui après mon mariage, j'ai cru dix fois que je me sauverais avant la fin de la semaine, et cependant, j'avais Paul, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Mon pauvre frère! dit madame Deshayes. Mais elle approuva l'idée de sa fille; elle en parla à son mari, et Léon fut un peu surpris lorsqu'au début des vacances, au moment où il croyait partir avec sa mère pour Trouville, il apprit que son oncle de Sarez l'avait invité à venir passer un mois chez lui, en Flandre, et qu'il devait partir le surlendemain.

— Ce n'est pas juste, disait à son tour Lucien, Léon va s'en aller bien loin voir le beau château de mon oncle et nous allons toujours à Trouville.

— C'est juste, parce que je suis l'aîné, dit Léon d'un air majestueux. Et son petit frère se sauva.

Il était cinq heures lorsque Léon arriva au bout de la longue avenue de hêtres qui conduisait au château de M. de Sarez. Construit du temps de Louis XIV, après la conquête de la Flandre, et sur le modèle de Versailles, le château de Sarez était vaste, monotone, uniforme. Le jardin planté à la française avait une certaine majesté régulière qui

enchantait son maître. Toutes ses idées étaient taillées au cordeau comme les tilleuls de ses allées et il n'aimait les fleurs qu'en quinconces ou en plates-bandes. Les violettes qui poussaient dans les haies étaient des écervelées qui n'avaient rien à faire sur des talus bien tenus.

Avec toute cette régularité, le château de Sarez était imposant, et l'ordre qui régnait à l'extérieur fit à Léon la plus favorable impression. « A la bonne heure! il n'y a pas de ballon ou de cheval de bois qui traînent ici, » dit-il en descendant du petit cabriolet qu'il avait pris à la gare, car les chevaux de M. de Sarez n'allaient pas chercher ses amis.

Personne n'était venu au-devant du petit écolier, un peu intimidé malgré lui de ce profond silence. Un domestique, en livrée du matin, ouvrit la porte du salon : « M. Léon Deshayes? » demanda-t-il, et sur la réponse affirmative, il annonça d'une voix retentissante : « M. Léon Deshayes! » Léon ne s'était jamais entendu annoncer, et il était un peu rouge lorsqu'il s'avança vers son oncle, petit homme maigre et sec qu'il avait vu deux ou trois fois dans ses voyages à Paris.

— Ah! vous voilà, Léon, dit M. de Sarez en faisant deux pas au-devant de son neveu, je suis heureux de vous voir. J'espère que ce pays vous

plaira. Vous serez bien aise de vous installer avant le dîner, vos cousins sont occupés de leurs études à cette heure et ne peuvent vous faire les honneurs de la maison. Il sonna. « Dominique, menez M. Léon Deshayes dans son appartement. » Et Léon, poliment congédié, prit le chemin de sa chambre sans rien dire.

L'installation d'un écolier n'est pas longue; Léon eut bientôt ouvert sa petite malle, rangé ses habits dans sa commode, et il s'ennuyait de tout son cœur, depuis une heure, n'osant pas sortir de sa chambre, lorsqu'il entendit un bruit de pas dans le corridor. Il entr'ouvrit sa porte; trois jeunes gens, plus âgés que lui, regagnaient leur chambre en causant. Le plus jeune des trois avait l'air sombre. — C'est une honte de me punir aujourd'hui, disait-il; me mettre au pain sec comme un petit enfant devant Léon! Si j'allais demander que ma punition fût remise à demain?

— Demander! s'écria l'aîné des trois frères avec un rire amer. Pour toute réponse, on te dirait: Il est juste que vous soyez puni, puisque vous avez jugé à propos de perdre votre temps, et l'arrivée de votre cousin n'y changera rien.

— Tais-toi, Pierre, reprit une voix plus douce. Mais tu sais, Henri, que ce serait inutile. Et les trois frères disparurent dans le long corridor.

— Ce sont mes cousins, se dit Léon, je suis fâché qu'il y ait une punition aujourd'hui. Après cela, si c'est juste ! Et Léon entendant une cloche, commença sa toilette pour le dîner sans avoir vu personne.

Une seconde cloche sonnait lorsqu'on frappa. « Entrez, » dit Léon. Et l'aîné de ses cousins, Pierre, entra d'un air gauche :

— Bonjour, Léon..., mon cousin, c'est-à-dire ; voulez-vous venir au salon ?

Léon, intimidé par la gaucherie de son visiteur, répondit : « Oui, » bien bas, et on descendit sans échanger une parole.

Dans le salon se trouvaient réunis M. de Sarez, qui causait avec le précepteur de ses fils, sa fille Mina et sa gouvernante ; Henri était assis dans un coin, et, debout devant lui, son frère Edmond lui parlait à voix basse. A peine Léon était-il entré qu'on annonça le dîner, et M. de Sarez offrant le bras à sa fille, le précepteur suivit avec la gouvernante ; tous les jeunes gens venaient derrière.

Dès que Mina fut à table, en face de son père, elle jeta à celui-ci un regard suppliant en indiquant Henri ; M. de Sarez ne bougea pas, son visage était de marbre. Henri mangeait son pain sans rien dire ; deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières. Léon était indigné ; il

se tourna vers son oncle, et il allait parler lorsque Edmond, qui était à côté de lui, toucha légèrement son bras : « Ne demandez rien, dit-il tout bas. Seulement, ne regardez pas Henri ; » et Léon obéit.

Mina causait avec son père, qui lui adressait de fréquentes questions; Pierre disait aussi quelques mots, brefs et amers ; Edmond était le seul qui sût un instant dérider le visage de son père, car il était le seul qui ne parlât pas d'un air effrayé et contraint. Léon ne dit pas un mot : il pensait aux nombreuses punitions dont il avait été déchargé à la prière de Lucien ou d'Annette, et il se disait : « Ah ! si les petits étaient là avec leur air suppliant et leurs petites mains jointes, mon oncle ne pourrait pas leur résister. »

Le lendemain matin, le ciel était si beau, le soleil si éclatant, que Léon se leva de grand matin et sortit. Personne ne bougeait encore dans la maison ; les domestiques seuls balayaient et époussetaient avec une activité silencieuse qui témoignait de la vigilance du maître. Léon ouvrit une porte vitrée et se trouva dans le jardin. Les riches géraniums, les dahlias, les pétunias s'étalaient devant lui en masses régulières, et les longues allées des grands arbres séparées par des carrés de gazon fin et ras comme du velours l'appelaient

à pénétrer dans leurs profondeurs. De loin, il crut apercevoir une robe qui flottait devant lui, et pressant le pas, il reconnut sa cousine Mina. Elle ne lui avait pas plu la veille au soir; petite et blonde, elle était pâle et ses yeux d'un bleu clair avaient une expression d'effroi. C'était bien pis encore lorsqu'il la rejoignit au bout de l'allée de marronniers où il s'était engagé à sa poursuite. « Mon père.... que voulez-vous?... » balbutia-t-elle, et elle semblait sur le point de s'évanouir. « Je vous ai vue au bout de l'avenue, dit Léon encore essoufflé de sa course, et j'ai voulu me promener avec vous; on se croirait ici chez la Belle au bois dormant. — Oh! j'allais... je rentrais... dit Mina... voici l'heure des leçons. » Et Léon ne put en tirer un mot de plus; elle reprit la direction du château comme une petite biche effarée pendant que Léon se disait : « D'où pouvait-elle venir à cette heure? Six heures, les leçons déjà! C'est pis qu'au collége, et il paraît qu'il n'y a pas de vacances! Allons, je vais bien m'amuser! Je crois que je serais mieux à Trouville; au moins personne n'a peur à la maison. »

Léon se promenait en long et en large sur la terrasse lorsque son oncle parut en haut du perron.

— Déjà levé, Léon? dit-il. A la bonne heure!

Voulez-vous venir avec moi faire le tour du parc?

Léon eût été se promener avec Barbe-Bleue, après ses deux heures de courses solitaires. Son oncle l'emmena d'abord aux écuries, puis au chenil, et la beauté des chevaux et des chiens réconcilia un peu l'écolier avec le maître rigide de tant de richesses.

— Nous sortons tous les jours à cheval après le déjeuner. Savez-vous monter à cheval? demanda M. de Sarez qui s'était arrêté pour caresser un beau cheval bai qui avançait doucement la tête sur l'épaule de son maître.

— Est-ce votre cheval, mon oncle? dit Léon sans répondre à la question; il a l'air de vous connaître.

— Tous ces chevaux sont à moi, dit M. de Sarez, mais je monte habituellement celui-ci. Je vous ai demandé si vous aviez quelques notions d'équitation?

— J'ai été en manége une douzaine de fois seulement, dit Léon; mais si vous avez quelque bête un peu tranquille, je crois bien que je pourrai me tenir dessus.

M. de Sarez sourit légèrement.

— Nous vous trouverons un cheval, dit-il; seulement je vous conseille de ne pas galoper avec

Pierre; il est fou à cheval. *Royale* pour M. Léon Deshayes à midi avec les autres, » dit-il, en se tournant vers le palefrenier, et on reprit la promenade.

Seul avec son oncle, Léon oublia un peu sa timidité; M. de Sarez demandait des nouvelles de sa sœur, de son beau-frère, de Marguerite et de son mari. Il semblait avoir un fond d'affection pour sa famille; il parut même ému en rappelant les souvenirs de sa jeunesse lorsqu'il vivait avec sa sœur et leur mère veuve, dans un vieux petit château au fond de l'Anjou.

— Dans ce temps-là, nous ne nous doutions guères que mon oncle de Sarez me laisserait ceci, dit-il; ma pauvre mère eût autrement arrangé ma vie, si elle avait pu deviner...

Il soupira et se tut.

Léon se souvint, en écoutant son oncle, qu'il avait entendu raconter par sa mère comment on avait embarqué son frère très-jeune, sur un navire marchand, et qu'il avait horriblement souffert de la dureté et de l'injustice de son capitaine. L'héritage du vieux comte de Sarez était venu l'enlever à la marine et à l'esclavage qu'il subissait à bord, mais l'amertume était entrée dans son âme et les injustices qu'ils avait souffertes, comme les faveurs dont il avait été témoin,

avaient engendré en lui cette rigidité d'idées et de sentiments qui faisaient trembler sous lui tous ceux qui l'approchaient.

Vaguement, et sans s'en rendre compte, Léon comprenait un peu l'histoire de la vie de son oncle, tout en causant avec lui sous les grands arbres du parc.

Il était neuf heures et on approchait du château; Léon mourait de faim. Son oncle rentra dans son cabinet, et l'écolier monta quatre à quatre pour trouver dans sa chambre une tasse de chocolat un peu froid, un petit pain et du beurre. Les plateaux des déjeuners circulaient dans la maison à huit heures du matin; Dominique était entré chez Léon à l'heure dite, et son déjeuner attendait depuis lors. Léon se précipita sur son chocolat.

Il mangeait encore lorsqu'il entendit frapper à la porte, et son cousin Henri entra. Il avait l'air embarrassé :

— Mina..., dit-il en hésitant..., Mina vous prie de ne pas parler devant mon père de votre rencontre de ce matin; elle était allée voir une pauvre femme.

— Et qu'est-ce que cela pourrait faire à mon oncle? demanda Léon fort étonné et ne comprenant rien à tous ces mystères.

— C'est la femme d'un homme qui a déplu à mon père, répondit Henri.

Et il sortit aussitôt.

Léon réfléchissait encore au moment du déjeuner; tout le monde était réuni dans la bibliothèque, lorsque M. de Sarez, sans regarder sa fille, dit tout haut :

— Les âmes charitables qui s'intéressent à Marie Luchet seront obligées de renoncer à leurs visites : elle vient de quitter la maison qu'elle habitait.

Mina devint très-pâle; Edmond ouvrit la bouche comme pour parler, puis se contint par un violent effort de respect.

— Il est à espérer qu'elle rencontrera ailleurs des âmes charitables, dit Pierre très-haut.

— Je n'y ai point d'objection, pourvu que ce ne soit pas chez moi, dit son père sèchement. Je ne prétends pour mon compte qu'à la justice, et la femme ira rejoindre le mari.

— Pas en prison, mon père? dit Edmond à demi-voix, mais d'un air suppliant.

— Luchet a été acquitté, dit M. de Sarez. Et il ouvrit la porte de la salle à manger.

Mina étouffait ses larmes, Emond la regardait comme pour l'encourager, personne ne disait un mot.

— Ce n'est plus de la justice, se répétait Léon pour apaiser quelques doutes qui commençaient à s'élever dans son esprit, c'est de la dureté.

Il pensait à la libre gaieté, à la confiance parfaite qui régnait chez ses parents, et son cœur se retourna vers eux avec un élan auquel il n'était pas sujet.

Dès qu'on fut hors de table, Mina allait s'enfuir quand son père la rappela.

— Les chevaux vont être à la porte, dit-il.

Un instant après, les yeux rouges de la jeune fille étaient cachés sous le voile de son chapeau rond, et elle sautait légèrement en selle, avec le secours de Pierre. Edmond seul n'était pas là.

— Il m'a demandé la permission de sortir, dit son père.

Et Léon était trop occupé de débrouiller ses brides pour s'inquiéter de l'absence de son cousin.

— Ce n'est pas trop mal pour un Parisien qui n'a été qu'une douzaine de fois au manége, dit M. de Sarez, après un galop dont Léon s'était assez bien tiré; et l'écolier se redressait déjà d'un air fier, lorsque son cheval fit un écart et Léon, passant par-dessus sa tête, alla tomber sur le gazon. Il ne s'était fait aucun mal, et se releva aussitôt. Pierre et Henri riaient à gorge déployée, M. de Sarez souriait d'un air moqueur.

— Voilà qui est moins bien, dit-il, je m'étais trop pressé.

Et Léon tout honteux remonta à cheval, sans que personne lui eût demandé s'il ne souffrait pas de sa chute.

La promenade se prolongea assez longtemps ; au retour on trouva Edmond sur le perron du château.

— Eh bien, as-tu réussi dans tes charitables efforts? lui cria son père dès qu'il l'aperçut.

— Oui, mon père, dit Edmond d'un ton ferme. M. Marais abritera la femme et les enfants, et il tâchera de trouver au loin de l'ouvrage pour Luchet.

— A la bonne heure! S'il lui plaît d'être volé, cela ne me regarde pas, dit M. de Sarez, en descendant de cheval ; il ne viendra pas demander de l'ouvrage ici, tout le monde sait que je ne pardonne jamais.

Il y avait une expression de profonde et douloureuse tendresse dans le regard que Edmond jeta sur son père en aidant Mina à descendre de cheval.

— Me direz-vous ce que tout ceci signifie? demanda Léon à son cousin en rentrant dans le château. Qu'est-ce que Luchet et sa femme?

— Luchet est un bûcheron qui a travaillé

dans la forêt, et qui, dit-on, a souvent volé mon père sans qu'on pût le prendre sur le fait. Il a été arrêté dernièrement par nos gardes et mené à la ville; on l'a d'abord mis en prison, puis il a été acquitté, mais mon père le croit coupable.

— Et sa femme?

— Sa femme habitait dans une maison appartenant à mon père ; il l'a renvoyée.

— Et qu'est-ce que ma cousine Mina allait faire chez elle?

— Ah ! elle vous a dit cela? dit Edmond d'un air étonné.

— Non, mais je l'ai rencontrée ce matin à six heures dans le parc, et Henri m'a dit depuis de n'en pas parler.

— Elle portait des secours à Marie Luchet, qu'elle aime beaucoup ; c'est ce qui a déplu à mon père.

— Et comment avez-vous osé la recommander à d'autres personnes?

— J'en avais demandé la permission, dit Ed mond d'un ton un peu bref, et la conversation en resta là.

Plus Léon vivait chez son oncle, plus il se sentait disposé à se révolter contre la règle inflexible qui gouvernait la maison. Habituellement la règle était juste et les ordonnances sensées, mais l'im-

possibilité d'y rien changer, l'inflexibilité du maître de la maison devant les prières ou les désirs d'autrui irritaient son neveu. Il voyait Pierre extérieurement soumis, mais intérieurement amer et indigné ; Henri alternativement étourdi et violent, Mina opprimée, et tournant sans cesse vers son père des regards timides, pour savoir ce qu'il exigeait d'elle ; Edmond seul semblait obéir sans effort, Edmond seul semblait aimer et respecter son père. Les sarcasmes amers de Pierre, les accès de colère de Henri, les murmures comprimés de Mina n'effleuraient jamais les lèvres d'Edmond, et, cependant, il était le seul qui osât demander à son père quelque sacrifice apparent de ses suprêmes volontés.

— Dites-moi donc comment Edmond s'y prend pour tout supporter sans se plaindre, dit Léon un matin après avoir vu le cheval de son cousin ramené à l'écurie comme punition d'une version latine mal faite.

— Edmond ne se plaint jamais, dit Henri, il a des idées à lui qui me sembleraient terriblement dures, mais il dit qu'elles le rendent heureux; ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un bon garçon.

L'explication ne suffit pas à Léon, il adressa la même question à Mina.

— Edmond vous dirait qu'il est chrétien, dit Mina en rougissant.

— Est-ce que nous ne sommes pas tous chrétiens? demanda Léon avec étonnement.

— Il dit que non, murmura Mina.

— Ah! je vois, il est comme mon beau-frère Paul; je croyais qu'il était seul de son espèce, reprit Léon d'un air méditatif.

— Précisément, c'est depuis que votre beau-frère est venu ici, et... et il voudrait bien que je fusse comme lui... mais je ne peux pas. Et les yeux de Mina se remplirent de larmes.

Un nouveau jour s'était fait dans l'esprit de Léon; il regardait Edmond avec un mélange de respect et de crainte dont le jeune homme ne se doutait pas. On avait besoin de distraction au château de Sarez, et Léon s'amusait à examiner ses cousins, leur conduite à l'égard de leur père et les sentiments dont celui-ci semblait animé à leur égard.

— S'il a des sentiments, se disait Léon, car je ne suis pas bien sûr que ce ne soit pas la statue du commandeur.

Les courses à cheval étaient le grand plaisir de Léon; là on se sentait un peu indépendant, même sous les regards de M. de Sarez, et il n'était pas toujours de la partie; il avait été retenu à la mai-

son par des affaires, et tous ses enfants caracolaient avec leur cousin sur la route qui menait à Douai, lorsqu'ils entendirent derrière eux le galop précipité d'un cheval.

— C'est mon père qui vient nous rejoindre, dit Edmond.

Mais au même instant on aperçut un palefrenier en costume d'écurie, pressant le pas de son cheval. Mina s'élança en avant.

— Mon père ! dit-elle à demi-voix.

— Il est bien malade ! mam'zelle Mina, on dit au château que c'est le choléra, je vais à Douai chercher le médecin. Et le palefrenier reprit le galop, tandis que les jeunes gens couraient à toute bride du côté de Sarez.

Personne ne parlait ; le pied des chevaux égal et rapide retentissait seul aux oreilles. Edmond priait de toute son âme. En arrivant en bas du perron, il ne prit pas le temps d'aider sa sœur à descendre de cheval et, laissant ce soin à Léon, il s'élança dans la maison. Les autres se regardaient en hésitant.

— Je n'ose pas entrer chez mon père, dit Mina tout bas, il ne m'a pas demandée.

— Et il souffre trop, sans doute, pour que nous puissions lui être bons à quelque chose, ajouta Pierre.

Henri et Léon ne disaient rien, ils étaient saisis d'effroi.

Edmond n'avait point hésité. Entrant tout droit chez M. de Sarez, il s'était doucement approché du lit, où son père, inflexible devant la souffrance comme devant la vie, supportait sans se plaindre les tortures du choléra. Il leva les yeux vers son fils.

— Ceci ne peut durer, dit-il ; et après?

— Après, mon père? dit le jeune homme, après, nous avons la miséricorde de Dieu, pour l'amour de son Fils.

— Qui me pardonnerait, à moi qui n'ai jamais pardonné? murmura M. de Sarez.

Le cœur d'Edmond débordait; il se jeta à genoux, et moitié lisant, moitié priant, il répandit devant ce lit de mort en la présence de Dieu ses espérances et ses supplications. Tantôt il répétait les consolations de l'Évangile, l'amour de Dieu, le pardon de la croix ; tantôt il conjurait son Maître et son Seigneur de sauver le mourant, de le couvrir de sa justice parfaite, de lui donner sa paix.

Pierre avait entr'ouvert la porte, il écoutait sans rien dire ; Mina, tombée à genoux, priait avec Edmond ; Henri sanglotait ; Léon regardait les traits de son oncle contractés par la souffrance morale

plus encore que par les tortures physiques. Ses yeux imploraient un pardon qu'il n'avait point trouvé; son âme, naguère si fière de sa justice inflexible et de sa vie sans tache, entrevoyait quelque chose de la justice céleste.

— Tes yeux sont trop purs pour voir le mal, disait Edmond dans sa prière, mais tu nous as donné l'Agneau qui ôte le péché du monde. O Dieu, mon Dieu, pardonne à mon père, sauve mon père !

Un éclair de douceur parut dans les yeux du mourant.

— Pardon ! dit-il à demi-voix, et avec ce mot qu'il n'avait jamais prononcé durant sa vie, l'âme de M. de Sarez parut devant son Juge.

Cette scène se grava pour toujours dans l'esprit de Léon : il avait entrevu la vraie justice, celle qui a horreur du péché, mais qui a compassion du pécheur, et c'est à cette justice-là que son cœur demeura attaché désormais.

LA POIGNÉE D'AVOINE

La maison de M. Buzenay était dans une grande agitation ; les enfants couraient çà et là ; les domestiques faisaient des paquets ; on voyait des malles ouvertes dans le salon, dans l'antichambre: mais personne, sauf les enfants, n'avait l'air satisfait ; la femme de chambre grommelait en pliant les robes : — A quoi serviront toutes ces belles toilettes, je vous demande un peu, dans ce lieu où nous allons nous enterrer? cela au commencement de l'hiver ! On se figure que le bon air fera du bien à madame ; moi, je dis que ce sont des bêtises, et qu'elle mourra d'ennui.

— Heureusement vous n'êtes pas obligée d'y

rester, Félicie, disait le valet de chambre qui époussetait à côté d'elle; si vous vous y ennuyez, crac, vous demandez votre compte, et vous êtes de retour au milieu des plaisirs de la capitale. Service n'est pas mariage, et il y a des chemins de fer.

— Et je laisserais madame là-bas, toute seule avec une belle-mère et une belle-sœur qui ne quittent jamais la campagne et qui ne sauraient pas la coiffer! je l'abandonnerais aux mains de quelque villageoise! Oh! non, Baptiste, vous ne connaissez pas encore Félicie; je m'ennuirai, mais je resterai. Allez donc épousseter ailleurs; voilà ce manteau de velours couvert de poussière!

— Félicie! dit une petite voix à côté d'elle, pourquoi donc dites-vous que vous vous ennuierez à la campagne chez grand'mère? Moi, je compte m'amuser beaucoup. Je n'ai jamais été à la campagne.

— C'est pour cela que vous comptez vous y amuser, monsieur Gaston; mais moi, je suis de la campagne, et je sais ce que c'est.

— Est-ce que vous vous ennuyiez quand vous étiez toute petite chez votre mère? continua le petit garçon, en s'asseyant sur le bord de la malle ouverte.

— Vous allez tomber sur les robes de votre

maman, et tout chiffonner, dit Félicie en l'enlevant de ce poste dangereux. Non, je ne m'ennuyais pas quand j'étais petite; il y avait toujours deux ou trois enfants plus petits que moi à soigner, et puis j'allais après les oies.

— Il y a de fameuses oies dans le pays de grand'mère, dit Gaston d'un air pensif; j'en ai vu dans les images, des oies de Toulouse.

— Mais c'est quand on revient à la campagne après avoir vu Paris que c'est ennuyeux, reprit la femme de chambre; toujours la même chose! pas une jolie toilette pour vous donner des idées, pas une voiture pour vous distraire; personne qui ait jamais rien vu pour causer!

— Tout de même, je compte m'amuser à Camusac, reprit Gaston, et Delphine est bien de mon avis. Thérèse grogne un peu, à l'idée de quitter ses amies, comme elle dit, mais c'est égal, papa est décidé et nous partirons quand même.

En effet, M. Buzenay était décidé. Depuis deux ans la santé de sa femme lui donnait de sérieuses inquiétudes; celle-ci ne les partageait qu'au moment même de la maladie; dès qu'elle se sentait mieux, dès qu'elle ne toussait plus et n'avait plus la fièvre, elle recommençait à sortir, à faire des visites, à aller dans le monde; en été, elle aurait dû aller aux Eaux-Bonnes, mais ce long voyage

l'ennuyait, elle n'avait aucun goût pour les montagnes, et elle avait persuadé à son mari de la mener à Trouville; l'air vif des côtes normandes lui avait fait du mal, la saison avait été pluvieuse et elle était revenue à Paris si souffrante que M. Buzenay avait eu très-peur et qu'il avait sérieusement consulté les médecins. Ceux-ci avaient déclaré qu'un hiver dans un pays chaud était indispensable. Madame Buzenay avait commencé par pousser les hauts cris, puis elle avait parlé de Nice, où deux de ses cousines devaient passer l'hiver, et où l'on s'amusait beaucoup, disait-on. Elle était presque réconciliée avec l'idée de quitter Paris, lorsque M. Buzenay lui annonça qu'elle n'irait pas à Nice, mais qu'il avait demandé à sa mère, qui habitait la campagne aux environs de Toulouse, de vouloir bien la recevoir pour l'hiver avec tous ses enfants et ses domestiques.

Ce fut un grand effort de vertu de la part de madame Buzenay de ne pas éclater en pleurs et en reproches : — Pourquoi ne m'avez-vous pas consultée ? dit-elle seulement.

— Parce que vous auriez dit *non*, et que j'aurais eu beaucoup plus de peine à vous décider qu'à vous faire prendre votre parti d'une chose faite, dit son mari en riant. Si le climat de Camusac ne vaut pas celui de Nice, il n'y aura pas de monde.

et de plaisirs fatigants, pour détruire tout le bon effet du soleil et de l'air pur. D'ailleurs, je serai obligé d'être constamment à Paris pour mes affaires, et j'aime mieux vous laisser avec ma mère et ma sœur que toute seule à Nice.

Madame Buzenay était frivole et parfois déraisonnable, mais elle aimait et respectait son mari; elle connaissait d'ailleurs la décision de son caractère lorsqu'il se donnait la peine de prendre un parti; elle ne réclama donc pas contre la résolution qui l'envoyait s'enterrer toute vive chez une belle-mère qu'elle connaissait à peine, mais dont la vie austère lui faisait de loin une peur horrible. D'ailleurs, mademoiselle Buzenay était là aussi, cette belle-sœur qui n'avait pas voulu se marier pour rester avec sa mère, disait-on, et que la jeune femme redoutait plus encore que sa belle-mère. Tante Anna, comme disaient les enfants, avait beau écrire des lettres affectueuses, envoyer de charmants ouvrages à la mère et aux filles : l'idée d'une vie entière de dévouement paraissait à madame Buzenay quelque chose de si fatigant, de si pénible, que sa belle-sœur l'intimidait d'avance. Elle était un peu de l'avis de Félicie et craignait sérieusement de mourir d'ennui.

Ce fut dans ces dispositions mélancoliques que madame Buzenay monta en chemin de fer par une

triste matinée de novembre. Thérèse avait les yeux rouges ; ses amies l'avaient plainte si haut et si souvent de quitter Paris au moment de toutes les fêtes d'enfants, que la petite fille se croyait persécutée et victime de la santé de sa mère comme des caprices de son père ; Félicie et Césarine, la bonne de Gaston et celle de Delphine, faisaient tristement enregistrer les nombreuses malles ; les petits, seuls, étaient fous de joie. Peu à peu leur gaieté gagna Thérèse ; ils étaient si contents de ce qu'ils voyaient et de tout ce qu'ils allaient voir qu'en dépit de sa grande expérience et de ses lugubres pressentiments, elle se mit à rire avec eux.

Lorsque les enfants rient, leur mère a bien de la peine à ne pas sourire. On n'était pas à trente lieues de Paris que la figure de madame Buzenay avait déjà pris une expression plus sereine ; d'ailleurs son mari était auprès d'elle et s'occupait d'elle, plaisir rare, car il était habituellement absorbé par ses affaires ; il avait eu grand'peine à se donner huit jours de vacances pour aller installer sa femme à Camusac.

Le temps était froid et triste au départ de Paris. A mesure qu'on approchait du Midi, le ciel se dégageait de nuages, et l'air devenait plus doux. Après une nuit passée à Toulouse, M. Buzenay

installa toute sa bande dans un omnibus qu'il avait loué au chemin de fer, et on se mit en route pour Camusac. Il fallait deux heures pour arriver; toutes les prévisions tristes de la veille avaient repris madame Buzenay, mais elle était fatiguée et intimidée. Son mari était ému; il n'avait pas vu sa mère depuis un an et le respect comme l'affection qu'il éprouvait pour elle était toujours mélangé d'un peu de contrainte. La vie qu'il menait, toute consacrée à gagner de l'argent, lui paraissait à lui-même bien pauvre et bien mesquine lorsqu'il arrivait à Camusac, et bien que sa mère ne lui fît jamais un reproche, Anna n'était pas toujours aussi discrète, et il lisait d'ailleurs dans les yeux de toutes deux leur ardent désir de le voir s'occuper un peu plus des intérêts du monde invisible et éternel, et moins du cours de la Bourse ou des actions de chemins de fer.

Les enfants étaient aux portières, Thérèse comme les autres. On venait de tourner un pli de terrain dans la riche plaine de Toulouse, lorsqu'au loin, dans un petit vallon, une grande maison, presque un château, se détacha sur le ciel bleu.

— Voilà Camusac! dit M. Buzenay aux enfants. Le reconnaissez-vous, Adèle? Il y a treize ans que nous sommes venus ici ensemble.

Madame Buzenay se souvenait de cette visite;

jeune, presque enfant, elle était venue à Camusac deux mois après son mariage pour faire la connaissance de sa belle-mère, qui n'avait jamais quitté la maison pour une nuit, depuis la mort de son mari, tué vingt ans auparavant par une chute de cheval. Elle y avait apporté ses robes neuves, sa gaieté enfantine, ses caprices de nouvelle mariée. Madame Buzenay et Anna avaient le désir de lui plaire, de l'aimer, de l'attirer à elles, mais elles n'avaient pas su s'y prendre ; elles l'avaient sermonnée, comme disait la jeune femme ; ce qui était pis encore, Anna avait parlé d'elle à son mari comme d'une enfant qu'il fallait élever et surveiller : la rancune n'avait pas tout à fait quitté le cœur d'Adèle Buzenay treize ans après cette visite de noces qui avait laissé dans sa vie des traces d'amertume. M. Buzenay n'avait jamais tout à fait perdu cette habitude de la traiter comme une enfant : la pauvre femme ne se demandait pas si elle avait fait ce qu'il fallait pour être traitée comme une personne raisonnable.

On entrait dans une longue avenue de platanes, charmants au printemps, dit M. Buzenay, mais qui avaient perdu presque toutes leurs feuilles. Les larges plaques d'écorce qui se détachaient des troncs préoccupaient beaucoup les enfants.

— Est-ce que ces arbres sont malades, papa? demandait Gaston.

— Non, mon petit, l'écorce va se renouveler et tu verras les beaux bateaux qu'on peut faire avec les morceaux de la vieille écorce; j'en mettais souvent dix à la fois sur la petite rivière au bas de la prairie.

Et l'idée de la rivière acheva d'enivrer Gaston.

Madame Buzenay et sa fille étaient sur le perron, attendant leurs hôtes. Après un tendre embrassement pour son frère, Anna s'élança au-devant de la jeune femme pâle, fatiguée, maigrie, qu'on ramenait à Camusac, au lieu de l'enfant rieuse, gaie, éclatante de beauté et de fraîcheur, qu'elle avait connue treize ans auparavant. Toutes les blessures du cœur d'Anna se fermèrent à l'instant; quelqu'un à soigner, à consoler, à guérir, c'était le moyen de s'emparer sur-le-champ de toute la tendresse de mademoiselle Buzenay. « Maman, voilà votre fille bien fatiguée, dit-elle en soulevant à demi sa belle-sœur dans ses bras vigoureux; embrassez-la, et puis je l'emmène chez elle pour se reposer jusqu'au dîner. »

Cette voix jeune et douce fit retourner Félicie, qui recueillait dans la voiture les châles et les sacs de voyage : « Elle a été bien dans son temps, se dit la femme de chambre, et si sa robe a été faite à

Camusac, on n'y est pas trop maladroit. Qui sait? elle sera peut-être bonne pour madame, et alors je lui voudrai du bien. » Avec toute sa légèreté, Félicie avait du cœur et aimait sincèrement sa maîtresse.

Madame Buzenay avait embrassé sa belle-fille en souriant. « Anna est un tyran qui nous gouverne tous, dit-elle, je vous conseille d'aller vous reposer, puisqu'elle le veut. » Et un instant après, la jeune femme était installée dans une grande chambre, fraîche, gaie, commode, dans laquelle s'ouvrait un petit salon et un grand cabinet de toilette. — Voilà votre domaine, où personne ne viendra vous déranger contre votre bon plaisir, dit Anna en riant. Votre femme de chambre couche à côté. Nous avons installé les enfants un peu plus loin, craignant que le bruit ne vous fatiguât parfois.

— Mais, dit madame Buzenay en regardant autour d'elle, si mes souvenirs sont exacts, il me semble que votre appartement était de ce côté-ci, autrefois.

— Oui, oui, dit Anna gaiement, mais j'ai déménagé. J'habite maintenant dans la région des enfants. Anna ne disait pas qu'elle avait déménagé la semaine précédente, pour donner son appartement à sa belle-sœur.

L'installation était complète, et on commençait à se sentir plus à l'aise, lorsque M. Buzenay repartit pour Paris au bout de huit jours. Le chagrin de la séparation était grand, et personne n'en voulut à madame Adèle, comme on l'appelait dans la maison pour la distinguer de sa belle-mère, lorsqu'elle fit demander la permission de rester dans sa chambre ce soir-là. Thérèse tenait compagnie à sa mère ; Gaston et Delphine étaient seuls au salon.

— Qui est-ce qui joue du piano, maman? dit tout d'un coup Thérèse ; c'est une valse.

— Ta tante Anna, je suppose, dit sa mère en levant sur elle des yeux gonflés encore par les pleurs; elle est très-bonne musicienne. Descends, mon enfant ; tu danseras un peu avec les petits.

— Avec les petits ! dit Thérèse d'un air de dédain, mais elle descendit cependant.

Mademoiselle Buzenay n'était plus au piano lorsque sa nièce entra ; c'était la grand'mère qui jouait un accompagnement doux et faible. Mais la voix puissante d'Anna soutenait et conduisait les petites voix des enfants. La ronde volait autour du grand salon : « Avène, avène, avène, que le bon Dieu t'amène ! »

— Qu'est-ce que vous chantez là ? demanda Thérèse, qui s'était arrêtée à la porte.

— Oh ! une si jolie ronde, s'écrièrent les deux petits hors d'haleine; viens danser avec nous, Thérèse.

Et ils s'élancèrent vers elle pour l'entraîner dans leur cercle joyeux. Anna reprit gaiement :

— Voulez-vous savoir comment on sème l'avène?

Mon père la semait ainsi...

Et tous les enfants, à l'imitation de leur tante, firent les gestes d'un semeur lançant sa poignée d'avoine.

Mon père la semait ainsi,
Et puis se reposait ainsi.

Et Anna se croisa les bras.

Avène, avène, avène,
Que le bon Dieu t'amène!

reprirent les petites voix.

— Voulez-vous savoir comment on coupe l'avène? et toutes les mains semblaient tenir des faucilles imaginaires :

Mon père la coupait ainsi,
Et puis se reposait ainsi.
Avène, avène, avène,
Que le bon Dieu t'amène!

— Voulez-vous savoir comment on bat l'avène? Ici le geste du batteur en grange armé de son fléau :

Mon père la battait ainsi,
Et puis se reposait ainsi.
Avène, avène, avène,
Que le bon Dieu t'amène!

— Voulez-vous savoir comment on vanne l'avène? et Anna faisait un van avec sa robe :

Mon père la vannait ainsi,
Et puis se reposait ainsi.
Avène, avène, avène,
Que le bon Dieu t'amène!

Tout le monde se laissa tomber à terre; on était épuisé.

— Et on ne dit pas comment on mange l'avène, tante Anna? demanda Gaston en riant.

— On ne pourrait pas dire : « Mon père la mangeait ainsi! » répondit gravement Delphine.

— Cela n'empêche pas que si vous voulez me donner demain une poignée d'avoine, tante Anna, je la sèmerai dans le petit jardin que vous m'avez promis, et, l'été prochain, nous ferons la moisson en dansant la ronde autour de la récolte.

— J'espère bien que nous ne serons plus ici à l'époque de la moisson! dit Thérèse entre ses

dents, mais elle n'osa pas répéter tout haut sa remarque, et la tante emmena tous les enfants se coucher.

A peine le jour était-il levé le lendemain, que Gaston frappait à la porte de sa tante :

— Mon avoine, tante Anna, je vous prie ; je me suis fait montrer la maison du jardinier, et il dit que c'est un peu tard pour semer de l'avoine, mais qu'elle pousserait tout de même. Donnez-moi mon avoine, s'il vous plaît !

— Je n'ai pas d'avoine dans ma poche, dit Anna en riant et en sortant tout habillée de sa chambre ; viens avec moi à la ferme, nous en demanderons une poignée à M. Numa.

— Oh ! quel beau nom il a, votre fermier ! Il s'appelle Numa : est-ce Pompilius, comme le roi de Rome ?

— Non, non, c'est Numa Mayran, un très-brave homme, qui t'aimera beaucoup. Il a connu ton père tout petit.

Et toujours causant, la tante et le petit garçon arrivèrent juqu'à la ferme, vieille maison de pierre, reste de l'ancien château, dont les fenêtres ressemblaient à des meurtrières. Les murailles portaient encore des traces de coups.

— Voilà les souvenirs des nombreuses guerres du Languedoc, dit Anna en montrant à Gaston les

murs dégradés ; on s'est beaucoup battu ici, et la ferme, qui était alors le château, a subi un siége de Simon de Montfort.

Gaston ne savait pas bien qui était Simon de Montfort, mais il était absorbé par l'idée de ses semailles et se promit de demander plus tard des renseignements à Thérèse qui, soit dit en passant, ne put rien lui apprendre sur les guerres des albigeois. Le vieux Numa remplit les deux mains et les deux poches du petit garçon de l'avoine tant désirée, et dit en caressant sa tête blonde :

— Va-t-il rester ici pour y vivre avec nous comme son grand-père ?

— Je veux bien, Numa, cria l'enfant avec un regard confiant qui gagna d'emblée le cœur du vieillard ; je m'amuse beaucoup ici, beaucoup plus qu'à Paris. Tante Anna, où est mon jardin ?

— Nous demanderons à Sébastien de t'indiquer un petit coin pour semer ton avoine ; mais il faut rentrer à la maison pour dire bonjour à ta mère et à la mienne ; ensuite nous déjeunerons.

Gaston n'avait pas faim, disait-il, ce qui ne l'empêcha pas de manger sa soupe avec une vive satisfaction, lorsqu'il la trouva servie dans sa chambre. On venait d'entrer chez madame Adèle, dit la vieille femme de chambre de madame Buze-

nay, qu'Anna avait bien de la peine à empêcher de témoigner quelquefois son humeur. La vie était fort changée à Camusac depuis l'irruption des trois enfants. Madame Adèle ne sortait pas beaucoup, et sa femme de chambre Félicie suffisait à la servir, mais les enfants semblaient être partout à la fois et semaient le désordre dans cette maison naguère si bien ordonnée. De là, l'humeur de la vieille Églantine.

Églantine elle-même cependant souriait souvent à la vue des petites mines fraîches qu'on rencontrait maintenant dans les corridors, elle aimait à entendre les éclats de rire qui retentissaient dans le grand escalier ; Thérèse commençait à oublier ses lamentations sur Paris et ses amies et elle était en train de prendre une grande passion pour tante Anna. Celle-ci était très-bonne pour elle et causait avec elle, grande nouveauté qui séduisait beaucoup la petite fille ; mais ses faiblesses étaient pour Gaston, dont le goût évident pour la campagne et la franche gaieté lui avaient gagné le cœur dès le premier moment. Delphine était l'ombre de Gaston et le suivait partout.

Le temps continuait d'être beau, Anna prédisait la pluie pour le mois de décembre, mais en attendant, on sortait tous les jours, et les enfants presque tout le jour. Leur mère commençait déjà à

ressentir les bons effets de la vie paisible qu'elle menait ; elle était moins faible et toussait à peine, mais elle ne pouvait se joindre aux longues courses que faisaient Anna et les enfants, et insensiblement, vivant beaucoup en tête-à-tête avec sa belle-mère, elle s'attachait tendrement à elle. La nature forte et un peu roide de madame Buzenay se laissait gagner à la confiance de sa belle-fille ; elle lui imposait aisément sa volonté et ses idées, et le sentiment de la protection donnait à son affection pour elle quelque chose de doux qui manquait un peu dans ses rapports avec sa propre fille. Anna disait, moitié en riant, moitié sérieusement, qu'elle commençait à être jalouse de la partialité de maman pour Adèle.

A de certains jours, à de certaines heures, Anna disparaissait, et les enfants ne la trouvaient nulle part. Un matin, après avoir fait le tour de la maison et du jardin en criant : « Tante Anna ! où êtes-vous, tante Anna ? » Gaston s'élança dans le salon où sa mère et sa grand'mère travaillaient et causaient ! « Où est tante Anna, grand'mère ? s'écria-t-il en entrant. — Elle est allée à l'école, » dit madame Buzenay en ôtant ses lunettes.

— Elle est toujours partie quand j'ai besoin de ficelle ou de papier, reprit le petit garçon d'un ton grognon.

— Il me semble que tante Anna est passablement à tes ordres, dit sa mère, et d'ailleurs il y a des gens qui ont besoin de choses plus importantes que de la ficelle ou du papier, ajouta-t-elle d'un ton sérieux que l'enfant ne lui connaissait pas, et ce sont ces gens-là que va voir ta tante.

— Alors je veux aller avec elle, dit Gaston d'un air décidé. Et il persuada en effet à mademoiselle Buzenay de l'emmener dans sa première tournée. Thérèse et Delphine étaient de la partie. On s'était disputé le contenu du panier de tante Anna, et les deux petites filles s'étaient pourvues de bonbons pour les petits enfants. Tante Anna avait obtenu à grand'peine qu'on ne mît pas pêle-mêle dans les petites corbeilles les bonbons pour les enfants, les remèdes pour les malades, et le tabac pour les vieillards.

On arrivait à une petite maison à moitié en ruines lorsqu'on entendit des cris. Anna s'élança en avant en disant aux enfants de s'arrêter. Gaston et Delphine eurent peur et se mirent à pleurer; Thérèse courut en avant avec sa tante. Dans le cœur de cette petite fille, naguère exclusivement occupée de ses robes et de ses succès au cours, s'éveillait un sentiment de compassion pour les souffrances et les misères des autres qui ne devait plus s'y assoupir.

Au moment où Anna mettait la main sur le loquet de la porte, elle s'ouvrit brusquement et un enfant complétement entouré de flammes, jetant des cris affreux, fit effort pour se précipiter sur la route. Anna l'arrêta, l'enveloppant dans sa robe de laine, le pressant dans ses bras, tandis que Thérèse courait au lit, en arrachait une couverture en lambeaux et venait aider sa tante à éteindre les flammes. Les cris diminuaient; même au milieu de sa souffrance, le pauvre enfant se sentait secouru et sa terreur avait disparu ; il gémissait doucement. Anna le porta sur le pauvre lit; d'une main elle le soutenait, de l'autre elle déchirait la doublure d'un vieux couvre-pied ouaté. En un instant, les brûlures furent couvertes de ouate, et les gémissements du pauvre petit brûlé se calmèrent. Le soulagement était évident. Gaston et Delphine s'étaient approchés, mais ce qu'ils avaient entrevu des plaies du petit garçon leur avait fait peur, et ils s'étaient sauvés de nouveau.

— Où peut être sa mère, tante Anna? demanda doucement Thérèse lorsque le pauvre enfant cessa d'absorber toutes leurs pensées et tous leurs efforts. Comme elle va être malheureuse en revenant!

— Elle est incorrigible, dit sa tante; elle a déjà eu un enfant brûlé, plus gravement que celui-ci, car il en est mort, ajouta-t-elle en baissant

la voix, et je ne puis pas lui persuader d'envoyer ce pauvre petit à la salle d'asile. Elle dit qu'elle ne peut pas lui fournir des vêtements propres.

— O tante Anna?... s'écria Thérèse.

Elle hésitait, puis elle reprit :

— Si vous vouliez, je me chargerais de l'habiller ; je saurais bien faire une blouse et un pantalon, je crois. Et puis Félicie pourrait m'aider.

— Je crois avoir plus d'expérience que Félicie pour les blouses et les pantalons de cette espèce, dit sa tante en souriant, et je t'aiderai bien volontiers. Mais voilà Mésaquette qui revient. Je l'entends qui crie une de ses chansons accoutumées.

En effet Mésaquette, c'est-à-dire la femme de Mésac, arrivait, chantant à tue-tête et traînant après elle sa chèvre qui s'était égarée et qu'elle cherchait depuis le matin. En entrant dans sa maison, un coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui était arrivé. L'odeur de roussi, le tas de vêtements à demi brûlés au milieu de la chambre, la vue du pauvre petit visage pâle à demi caché par la couverture, tout cela lui en dit assez. Elle courut vers le lit en poussant un cri sauvage :

— Ah! mon pauvre ami, petit chéri! qu'est-ce qu'on t'a fait? Que t'est-il arrivé?

Et elle le serrait contre sa poitrine, lorsqu'un gémissement de douleur du pauvre enfant l'avertit

qu'elle lui faisait mal. Elle le laissa retomber sur le lit, et un sourd gémissement trahit la brusquerie du mouvement.

— Je ne peux pas le toucher sans le blesser; il est brûlé, n'est-ce pas, mademoiselle Anna? dit-elle en se retournant, et il va mourir comme l'autre. Ah! que je suis malheureuse! Et elle poussait des cris de désespoir.

Anna eut beaucoup de peine à calmer un peu la pauvre mère. Thérèse avait peur de ses cris, et elle avait bien envie de s'enfuir, mais le pauvre petit enfant pleurait et Thérèse cherchait à le consoler. Elle lui avait mis un bonbon dans la bouche, lorsque sa tante l'appela pour retourner à la maison.

— Nous reviendrons demain, n'est-ce pas? tante Anna, dit-elle, j'ai promis à Raymond de lui apporter de la confiture. Grand'mère voudra bien m'en donner un pot. Et rassurée sur ce point, Thérèse consentit à reprendre le chemin de Camusac, dès qu'on eut retrouvé Gaston et Delphine, qui s'étaient sauvés bien loin en entendant les cris de Mésaquette.

Thérèse revint le lendemain; elle apprenait à panser les brûlures du pauvre petit Raymond, et le visage de l'enfant s'illuminait dès qu'il l'apercevait. Peu à peu la petite fille devint l'inséparable

compagne de sa tante dans toutes ses courses, et, à la maison, dans ses heures de récréation, les petites robes, les tabliers, les chemises pour les pauvres absorbaient toutes ses pensées. Dieu avait pris possession de cette petite âme par l'amour des pauvres et il l'amenait ainsi peu à peu à Lui, qui est le Dieu des pauvres et la compassion suprême.

L'avoine de Gaston poussait cependant; il cultivait son petit jardin tout autour de son champ, comme il l'appelait. M. Buzenay était venu deux ou trois fois voir sa femme, surpris lui-même de ne point entendre de lamentations sur la monotonie de la campagne en hiver. Sa femme allait mieux, ses enfants se fortifiaient, et la simplicité, la gaieté, la franchise semblaient faire autant de progrès que la santé. Gaston et Delphine commençaient à comprendre la nécessité de l'obéissance; Thérèse était un peu trop absorbée par les pauvres, elle parlait sans cesse de quelque infirme ou de quelque malade, mais cela valait mieux que les éternelles toilettes d'autrefois, et le respect profond de madame Adèle pour sa belle-mère, son attachement et sa reconnaissance pour Anna était une grande satisfaction pour M. Buzenay. Cependant il commençait à soupirer après la réunion, et proposa lui-même au mois de mai de ramener sa femme à Paris.

— O papa ! il faut me laisser le temps de faire ma récolte d'avoine ; elle ne sera mûre que dans un mois, s'écria Gaston, que son père n'avait pas aperçu jusqu'alors.

— Et tu feras mieux d'attendre le plein été avant d'exposer ta femme au climat variable de Paris, dit madame Buzenay. Comme vous nous manquerez, Adèle ! Je ne sais pas ce que nous deviendrons en reprenant notre tête-à-tête, ma pauvre Anna et moi !

— Oh ! Louis nous ramènera Adèle, dit Anna, et les enfants ne nous oublieront pas.

— Non, tu as jeté des semences plus importantes que l'avoine de Gaston, dit M. Buzenay en levant sur sa sœur un regard affectueux et attendri. J'espère ne pas étouffer la récolte.

— Avec l'aide de Dieu, dit Anna à demi-voix. Et elle se baissa pour écouter Gaston, qui faisait des projets pour la distribution de sa récolte d'avoine.

— C'est Bradamante, la vieille jument brune, qui aura la plus grosse part ; mais j'ai promis un picotin à Sonnante et un autre à Nestor, ce paresseux de Nestor, qui ne voulait pas remonter la voiture l'autre jour ! sans Bradamante, nous serions restés dans le fond de la vallée. N'est-ce pas, papa, vous nous laisserez jusqu'à la moisson ?

— Jusqu'à la moisson, dit son père; et il repartit pour Paris.

Un mois après, on coupait solennellement l'avoine de Gaston. On avait parlé de faucilles, mais madame Buzenay avait peur de la maladresse des petits moissonneurs, et les avaient munis de ciseaux de vendangeurs; assis par terre autour de leur touffe d'avoine, Gaston et Delphine faisaient tomber les unes après les autres les longues tiges dorées en chantant comme des fous : « Voulez-vous savoir comment on coupe l'avène? »

— Je vous conseille de vous dépêcher, dit Anna, qui apportait le déjeuner des petits moissonneurs, ou vous ne pourrez pas chanter : « Voulez-vous savoir comment on bat l'avène ? » Voyez comme elle s'égrène à terre!

— Oh ! nous allons la battre tout de suite, tante Anna, dit Gaston, nous serons les chevaux, Delphine et moi. Si nous portions les gerbes à l'aire, il n'y en aurait pas assez et Bradamante croirait que c'est pour son déjeuner. Nous allons courir dessus, là, dans l'allée, et nous dirons : *Mon père la battait ainsi!* ce sera comme si nous avions des petits chevaux tout exprès !

Le nouveau mode de dépiquage réussit à merveille; le grain recueilli avait bien besoin d'être vanné avec soin, le sable de l'allée s'était un peu

mêlé à l'avoine, mais la vieille Bradamante n'était pas difficile, et les enfants chantaient tout autour de l'écurie pendant que les chevaux mangeaient les poignées de grain qu'ils avaient jetées dans les râteliers.

« Voulez-vous savoir comment on mange l'avoine? — *Mon père la mangeait ainsi!* et ils croquaient un morceau de sucre, « *et puis se reposait ainsi,* » et tous deux se couchaient à terre en faisant semblant de s'endormir, pour recommencer bientôt à crier de plus belle : « *Avène, avène, avène! que le bon Dieu l'amène!* »

Lorsque M. Buzenay arriva pour emmener sa femme et ses enfants, Félicie elle-même regrettait Camusac. « On est bien ici, disait-elle ; madame a gagné dix ans de vie, et mademoiselle Thérèse est devenue si bonne que c'est un plaisir de la servir. C'est égal, je ne serai pas fâchée de voir un peu comment on fait les manches cette année ; on se rouille à la campagne ! »

Anna embrassait sa belle-sœur et les enfants sur le perron juste sept mois après le jour de leur arrivée à Camusac, « le temps de semer et de récolter une poignée d'avoine ! » disait-elle.

— Mais que de choses nous avons apprises ici, outre la ronde de l'avoine! dit bien bas madame Buzenay à son mari.

CHACUN POUR SOI

— Charles, veux-tu me prêter ton cerf-volant? criait le petit Henri Rivière, tout en dansant sur une vaste pelouse devant la maison; il fait beaucoup de vent et tu ne peux pas t'en servir.

— Qu'est-ce qui te dit que je ne m'en servirai pas tout à l'heure? répondit Charles en mettant la tête à la fenêtre du cabinet de son père, où il travaillait. J'aurai bientôt fini mon devoir, et d'ailleurs, je ne veux pas te le prêter : tu embrouillerais toute la queue.

— Dix vers de pensum! dit son père, qui rentrait en ce moment; on ne fait pas la conversation par la fenêtre à l'heure des leçons.

— Ce n'est pas une leçon, papa, dit Charles d'un air de mauvaise humeur, c'est un devoir.

— Devoir ou leçon, c'est un travail ; je te prie donc de te taire et d'écrire.

Charles tournait violemment les pages de son dictionnaire, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et la petite Sara entra. Elle n'avait que cinq ans et faisait souvent les commissions de ses frères.

— Que veux-tu, ma fillette? demanda son père.

La petite, sans répondre, se glissait sous le pupitre de Charles.

— Veux-tu prêter ton cerf-volant à Henri et à moi? demanda-t-elle bien bas ; nous n'abîmerons pas la queue.

— Non ! répondit Charles.

Et il repoussa brusquement sa petite sœur.

Elle avait bien envie de pleurer, mais tout enfant qu'elle était, elle comprit que son frère serait grondé si elle se plaignait, et elle retourna au jardin pour raconter à Henri que Charles ne voulait pas prêter son cerf-volant, qu'il avait l'air de très-mauvaise humeur et qu'il l'avait poussée. Pour se consoler, les deux enfants commencèrent à se livrer à un de leurs jeux favoris, des plus malsains pour leurs robes : on faisait des pâtés de sable mouillé, dans un coin, près de la fon-

taine, et on plantait ensuite une fleur au sommet de chaque monticule.

Depuis un quart d'heure, les deux petits s'amusaient de bon accord, lorsque Charles arriva près d'eux en courant.

— Tu as pris ma pelle ! s'écria-t-il, avant même d'avoir regardé le petit jardin que Sara lui montrait avec tant d'orgueil. Rends-la-moi tout de suite, je ne veux pas que tu t'en serves.

Henri. — Tu ne jouais plus avec. Elle est trop petite pour toi ; tu l'as dit l'autre jour.

Sara. — Puisqu'elle est trop petite, Henri peut bien la prendre ; maman prend toutes mes robes pour Juliette, quand elles sont trop petites.

— Je ne veux pas qu'on touche à mes affaires, répétait Charles en cherchant à arracher la pelle des mains de son petit frère.

Mais Henri était fort pour son âge ; très-irrité du défaut de complaisance de Charles, il serrait de toute sa force le manche de la pelle ; Charles tirait toujours, en dépit des cris de Sara ; Henri lâcha enfin et tomba à la renverse. Charles s'était sauvé avec sa conquête et Sara pleurait avec Henri, par manière de consolation, lorsqu'une douce voix derrière eux demanda ce qu'ils avaient à se lamenter ainsi. D'un bond, Sara fut dans les bras de la personne qui parlait :

— Maman, maman, Charles ne voulait pas prêter sa pelle à Henri, elle est trop petite pour lui, il ne peut plus jouer avec, Henri l'avait prise et Charles l'a jeté par terre.

— Combien de fois vous ai-je dit, mes petits, de ne pas toucher aux joujoux de Charles? dit la mère; vous savez que cela le contrarie. Qu'avez-vous fait de vos pelles?

Les deux enfants baissèrent la tête; pressés de questions, ils avouèrent qu'ils les avaient jetées dans la pièce d'eau pour en faire des petits bateaux.

— Elles flottaient encore hier au soir, maman, dit Sara, toujours beaucoup plus hardie que son frère; ce matin on ne les voit plus. Les canards les auront mangées.

— J'espère que non, dit madame Rivière, ils auraient bien mal à l'estomac; mais qui vous avait permis d'aller auprès de la pièce d'eau?

— Personne, maman, dirent les deux petits coupables.

Et ils rentrèrent, fort repentants de leur faute, et ne songeant plus à reprocher à Charles d'être si peu complaisant.

Sa mère y pensait, et elle cherchait dans le jardin son fils aîné; elle le trouva, tout seul, dans un petit pavillon rustique, abandonné depuis

longtemps aux enfants ; il était occupé à arranger ses engins de pêche, son cerf-volant, ses outils de jardinage.

— Que de richesses tu as là, mon cher enfant ! dit sa mère en entrant. Il y a de quoi monter un magasin.

CHARLES. — Il y a bien des choses dont je ne me sers plus ; tous ces outils sont trop petits pour moi.

MADAME RIVIÈRE. — C'est pourquoi tu refuses de prêter aux petits une pelle qui pourrait les amuser et dont tu ne fais plus usage ?

CHARLES. — Les petits sont ennuyeux ; ils prennent tout, ils gâtent tout ; d'ailleurs je ne veux pas qu'on touche à mes affaires sans ma permission.

MADAME RIVIÈRE. — Et quand on te demande la permission, l'accordes-tu ?

CHARLES, *entre ses dents*. — Quelquefois.

MADAME RIVIÈRE. — Pas souvent.

CHARLES. — J'ai bien le droit de faire ce que je veux de ce qui m'appartient et de ne pas le prêter si cela ne me plaît pas. Chacun pour soi.

MADAME RIVIÈRE. — Écoute, Charles. Que deviendrais-tu si ton père et moi nous ne te prêtions jamais rien et que tu fusses obligé de te servir

uniquement de ce qui t'appartient, même de ce que nous t'avons donné ?

CHARLES, toujours marmottant. — Vous ne me prêtez pas grand'chose.

MADAME RIVIÈRE. — Tu crois ? Eh bien, dorénavant, mon cher enfant, tu ne te serviras que de tes propriétés en tout genre ; tu as pris soin de les conserver en ne les prêtant à personne ; je vais avoir les même précautions pour ce qui appartient à ton père et à moi. Emporte toutes tes richesses dans ta chambre, elle est à toi, bien qu'à la rigueur, je dusse en retenir le lit et la commode, mais je veux bien te prêter ces deux objets. Le reste des meubles t'appartient, mais ce pavillon-ci est à ton père et je veux le fermer à clef.

CHARLES, avec dépit. — Mais vous ne vous en servez pas, maman.

— Te servais-tu de ta pelle ? dit sa mère.

Et devant cet argument sans réplique, Charles n'eut d'autre ressource que de se charger d'un faisceau de bêches, de lignes, de râteaux, et de prendre en trébuchant le chemin de la maison. Sa mère attendit qu'il se fût éloigné, puis entrant dans le pavillon et fermant la porte, elle pria Dieu de guérir son fils de cette disposition égoïste et jalouse qui le portait à ne trouver aucune joie à partager ses plaisirs avec autrui.

Charles n'avait pas bien compris la portée des paroles de sa mère; elle ne lui permettait plus de conserver le pavillon pour y déposer ses trésors, c'était ce qu'il voyait de plus net dans la menace, et, courbé sous le poids de ses richesses, il arriva en grommelant dans sa chambre. Sara courait dans le corridor, et s'arrêta à la vue de son frère.

— Comme te voilà chargé, Charles ! cria-t-elle. Attends, attends, je vais t'aider !

Et la pauvre petite tirait de toutes ses forces une bêche qui pendait derrière son frère comme une espèce de queue.

Charles tenait difficilement embrassés tous ses outils ; dans sa bonne volonté, Sara lui fit lâcher prise, tout tomba au milieu du corridor, et l'humeur de Charles éclata. Une bonne tape remercia Sara. Mais l'indignation que lui causaient les paroles de son frère lui fit oublier ses injures personnelles.

— Non, maman n'a pas eu tort, maman n'est pas injuste, elle a toujours raison, criait-elle en tapant des pieds.

Sa bonne arriva au bruit et l'emmena dans sa chambre. Charles ramassa ses outils et les entassa tant bien que mal dans une armoire, dont il eut soin d'ôter la clef.

La cloche venait de sonner et Charles s'habillait

pour dîner, lorsque les deux petits, très-excités, entrèrent dans sa chambre en courant :

— Est-ce que tu es au pain sec, Charles ? demandait Henri ?

— Est-ce que tu vas dîner chez ma grand'mère ? disait Sara.

— Je dîne ici, et je ne suis pas au pain sec, répondit Charles. Qu'est-ce que vous me racontez là ?

HENRI. — C'est qu'il n'y a pas de place pour toi à table !

SARA. — Si, il y a une place, mais pas de couvert !

HENRI. — Veux-tu que je te prête mon petit couvert d'argent que ma marraine m'a donné ? Il est dans mon armoire.

SARA. — Mais maman a tant de fourchettes ! Pourquoi Martin n'en a-t-il pas donné une à Charles comme à l'ordinaire ?

Charles commençait à comprendre. La seconde cloche sonna, et il descendit un peu confus, mais donnant la main aux deux petits, qui lui avaient pardonné toutes les brusqueries de la journée.

En effet, M. et madame Rivière étaient déjà dans la salle à manger ; le couvert était mis comme de coutume ; la place de Charles seule était vide.

— Tu as deux assiettes à toi dans ta chambre,

mon enfant, dit sa mère; tu peux aller les chercher, ainsi que ton couvert de petit enfant.

Charles n'osa pas répliquer ; il monta chercher son ménage ; les femmes de la maison riaient en le voyant passer ; il avait pris le verre de son plateau et son couteau de poche. En chemin, une idée le frappa : « Maman ne voudra pas me prêter une chaise, » et il remonta pour prendre un pliant.

Ainsi installé, il commença à manger sa soupe dans une assiette plate. Les petits étouffaient de rire, mais un signe de leur mère les contenait. Heureusement pour Charles, son père servait et avait la bonté de lui donner à manger, car Martin avait évidemment reçu l'ordre de ne pas servir quelqu'un qui ne le payait pas, et Charles fut obligé de se lever dix fois pour aller chercher du pain, de l'eau, du vin.

Le dîner fini, les parents et les enfants rentrèrent dans le salon. Charles se tenait debout dans un coin, n'osant pas s'asseoir, n'osant pas toucher un livre, étouffant de chagrin et de honte. Sa mère vint à lui, et lui posa la main sur l'épaule :

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, que penses-tu de la maxime dont tu t'es prévalu ce matin : *Chacun pour soi*, et du bon exemple que tu nous

as donné? Trouves-tu qu'il soit commode d'avoir à se tirer d'affaire tout seul avec ce qu'on possède, sans jamais rien prêter ni emprunter aux autres?

CHARLES, à demi-voix. — Je n'ai jamais dit qu'il ne fût pas commode d'emprunter.

MADAME RIVIÈRE. — Non, tu trouves seulement qu'il est désagréable de prêter. Mais comme il ne serait pas juste de prendre toujours sans rendre jamais, j'ai voulu te faire voir ce que tu deviendrais si nous cessions de te prêter tout ce dont tu as besoin chaque jour.

CHARLES. — Mais vous, maman, personne ne vous prête rien.

MADAME RIVIÈRE. — Si fait, ton oncle Anselme me prête ses livres, ta grand'mère me prête sa voiture; l'année dernière, ta tante Rosine m'a prêté sa maison à Trouville; la vie se passe dans un échange de complaisances et de bons procédés entre ceux qui s'aiment, et souvent même avec les indifférents; sans quoi, mon cher enfant, mets-toi bien dans l'esprit qu'elle serait tout bonnement insupportable.

Charles était entêté et n'aimait pas à paraître céder, mais la conviction commençait cependant à pénétrer dans son esprit. Henri et Sara trouvaient que la conférence avait été bien longue; ils prirent leur frère par les deux mains.

— Viens jouer au loto avec nous, disaient-ils.

Charles jeta un regard vers sa mère.

— Oui, dit-elle en souriant, je te prête ma chaise et mon jeu de loto.

Et, avant de céder aux instances des enfants, Cbarles se retourna pour embrasser sa mère.

LA CHAMBRE DE MA MERE

Je mettais en ordre les papiers de mon oncle Antoine, dernier frère de mon père, mort depuis peu sans enfants, lorsque je rencontrai dans le coin d'un vaste tiroir rempli de comptes et de plans un petit cahier de papier jauni par le temps et rattaché par un ruban bleu. Plus curieux de son contenu que des papiers d'affaires qui m'entouraient, je détachai le petit ruban et je lus ce qui suit, de l'écriture de mon oncle Antoine :

La chambre de ma mère.

Je la vois encore, cette chambre où j'ai passé tant d'heures dans mon enfance, cette chambre

bleue avec ses rideaux de satin et de mousseline, ses vieilles porcelaines de Saxe, et ses livres précieux aux brillantes reliures. Surtout, dans un lit ou sur un canapé, je vois celle qu'on y trouvait toujours. Depuis ma naissance, ma mère n'avait pu marcher, et elle était trop faible pour supporter même de quitter sa chambre. On redoutait pour elle l'air extérieur ; elle passait de son lit à son canapé, et de son canapé à son lit, sans autre changement dans la monotonie de sa vie. Je ne me figurais cependant pas que l'existence de ma mère fût quelque chose de particulier ; non-seulement elle ne se plaignait jamais, mais elle ne faisait jamais allusion à un regret ou à une espérance.

Je m'étonnais de voir les autres enfants sortir avec leurs mères, courir même quelquefois avec elles ; il me semblait que toutes les mères devaient être comme la mienne, et passer leur vie sur un canapé, dans une seule chambre. Mais qu'elle était jolie, cette chambre ! Je me souviens des grands portefeuilles de gravures cachés au fond d'une armoire, et que j'avais la permission de regarder lorsque ma sœur aînée, Charlotte, se trouvait là pour tourner les pages ; je vois encore une boîte mystérieuse à demi cachée sous un bureau, et d'où sortaient souvent pour moi des jouets, des

livres, des bonbons ; j'étais convaincu que tout ce que je pouvais désirer au monde existait dans cette boîte et qu'il ne s'agissait que de demander pour obtenir. Surtout, je me souviens de mes longues heures de jeu avec ma mère. Seule de tous mes camarades, elle ne se fâchait jamais, elle ne réclamait pas pour elle tous les avantages du jeu à mon détriment, comme le faisaient parfois mes frères; je crois même qu'elle se laissait battre parfois pour me faire plaisir. Ma santé était délicate, et je ne pouvais passer ma vie en plein air comme mes frères. A peine leurs leçons étaient-elles achevées qu'ils s'élançaient dans le jardin ; la pluie, la neige, la grêle, rien ne les arrêtait, il fallait un ordre supérieur pour les faire rentrer. Je craignais le froid, le vent, l'humidité, et malgré ses efforts pour faire de moi un homme, ma pauvre mère, toujours souffrante, redoutait pour moi bien des choses que j'eusse pu braver.

J'étais donc souvent auprès d'elle, causant avec elle, écoutant les histoires de son enfance : — Vous aviez des jambes, dans ce temps-là, maman ? disais-je. — J'ai encore des jambes, mon petit — et elle riait gaiement — seulement elles ne me servent guère. Mais quand j'étais petite, je courais comme toi, mieux que toi, parce que j'étais plus forte. »

Ce n'était pas seulement mes amusements que je venais chercher dans la chambre de ma mère; de son canapé, elle me donnait toutes mes leçons. Les gouvernantes de mes sœurs disaient qu'elles n'avaient jamais rencontré un enfant ayant la tête aussi dure que moi, mais ma mère avait trouvé moyen de m'apprendre à peu près tout ce que savaient les enfants de mon âge. Auprès d'elle, je devenais intelligent; elle savait trouver le chemin de mon attention, et sans que je m'en rendisse bien compte, c'était un des plaisirs de mes études avec elle que de me trouver moins stupide qu'avec mes autres maîtres. Quand j'avais bien pleuré sur mes additions avec mademoiselle Rousselet, l'institutrice de ma sœur Charlotte, je venais me réfugier chez ma mère, et lorsqu'elle m'avait consolé, nous reprenions l'ardoise, elle me montrait les chiffres; je ne sais comment, ils consentaient à s'aligner dans mon esprit, et la règle se trouvait juste sans nouvelles lamentations.

Je n'étais pas le seul à venir chercher auprès de ma mère appui et consolation. De ce canapé qu'elle ne quittait jamais, elle aidait tous les habitants de la maison, les uns après les autres. Mes frères lui apportaient leurs devoirs mal écrits; elle leur dictait les textes de leurs versions ou de leurs thèmes, et discutait avec eux les points

d'histoire qui les embarrassaient. Elle savait toutes les dates de l'avénement des rois de France, et mon frère Ernest, qui les oubliait toujours, s'élançait comme un fou dans sa chambre en criant : « Maman, Louis VIII, quand est-il monté sur le trône? — 1225, » répondait ma mère; et Ernest repartait pour compléter son devoir, heureux s'il ne perdait pas la mémoire en route, et s'il ne lui arrivait pas de mettre 1137 à la place de la véritable date, ce qui lui valait un pensum.

Mes sœurs avaient aussi leurs difficultés et leurs chagrins; Charlotte, elle, n'en avait guère; elle gouvernait la salle d'étude et parfois la gouvernante; je la vois encore, grande, mince, avec ses yeux bleus résolus, son pas rapide et ferme; il y a longtemps qu'elle repose près de ma mère dans notre tombeau de famille, mais alors elle était incontestablement maîtresse parmi les enfants, et elle usait quelquefois de son empire avec un peu trop d'absolutisme.

C'était du moins l'avis de ma sœur Fanny, et bien souvent, je l'ai trouvée pleurant à côté du canapé de ma mère, ses cheveux noirs en désordre, ses bras potelés passés autour du cou de sa consolatrice. « Maman, Charlotte me tourmente, elle ne veut pas me laisser toucher à la cage, elle dit que j'effraye les oiseaux, et ils sont à moi

comme à elle ; papa a donné les deux perruches à toutes les filles. — Tu sais que tu as laissé échapper un serin le mois dernier, disait doucement ma mère. — C'est vrai, mais il est revenu tout seul, comme un amour, et c'est moi-même qui l'ai remis dans la cage. Charlotte veut tout accaparer, et mademoiselle Rousselet prend toujours son parti. » Comme les deux accusations étaient un peu fondées, ma mère ne répondait pas, mais Fanny s'en retournait consolée, et on entendait bientôt sa petite voix claire chantant en chœur avec Ernest et Paule, la plus jeune de mes sœurs.

J'avais huit ans lorsque, après une chute dans le jardin, je fus retenu dans mon lit pendant un mois. Tous les matins, quand ma mère était installée pour la journée sur son canapé, on roulait mon petit lit dans sa chambre, et je jouissais tout à mon aise des délices de ce palais enchanté. J'aurais voulu qu'on mît des rideaux de satin bleu à mon lit pour être à l'unisson avec les magnificences qui m'entouraient ; mais ma mère se moquait de moi et je conservai mes simples rideaux de perse. Ce fut alors que j'appris le charme de la chambre de ma mère. Tout enfant que j'étais, je me disais qu'on y était mieux qu'ailleurs, parce qu'on ne s'y disputait jamais, on n'y faisait point de bruit ; les réprimandes mêmes (et

quelle est la mère de six enfants qui n'a pas quelquefois à réprimander ?) les réprimandes mêmes étaient douces et calmes. La paix habitait auprès de ma mère ; j'ai compris depuis que cette paix venait de Dieu, et que ma mère priait sans cesse. Un jour, mademoiselle Rousselet était venue à son tour épancher ses peines dans le sein de la consolatrice universelle ; sa mère était malade, elle n'avait point de nouvelles ; ma mère lui parlait de Dieu, de confiance, de soumission ; la pauvre jeune fille s'agitait sur sa chaise : « Avec cela, je ne sais pas si ma mère est mieux, disait-elle tout bas. — Vous le saurez ce soir, dit ma mère, je vais envoyer une dépêche à Belley pour demander des nouvelles de votre mère. — Ah ! madame, que vous êtes bonne, s'écria mademoiselle Rousselet, les larmes aux yeux, et comme je suis honteuse de venir vous tourmenter de mes inquiétudes, vous qui êtes toujours malade et clouée dans cette chambre ! — C'est précisément pour cela que je vous prie de me dire toujours vos inquiétudes, mon enfant, répondit ma mère ; jugez quelle serait la mienne si je ne savais pas qu'on me dit tout, moi qui ne puis rien aller demander à personne. »

Celui qui venait le moins souvent dans la chambre de ma mère pour y chercher des forces

et du courage, c'était mon père. Absorbé par des affaires très-étendues, il rentrait tard de son bureau, et nous supposions entre nous qu'il ne causait jamais. A dîner, il disait parfois un mot à Charlotte, à mademoiselle Rousselet ou à Paule, il envoyait un ordre ou un reproche au cuisinier, mais nous n'osions pas prendre la parole, et lorsque je me trouvai reclus dans la chambre de ma mère, un de mes bonheurs, en mangeant à côté d'elle, était de me dire : — Ici, je puis parler tout à mon aise !

Nous nous trompions dans nos suppositions d'enfants. Le soir, quand nous étions couchés, mon père s'installait auprès du lit de ma mère, et là, ils causaient, trop tard parfois, car ma mère avait besoin de repos, et ces longues conversations, qui roulaient presque toujours sur les affaires de mon père, sur les entreprises à tenter ou à éviter, usaient le peu de forces que lui avait laissées la journée.

J'étais mieux, je commençais à jouer dans la chambre de ma mère, et j'étais assis un matin dans un coin, construisant une tour avec des morceaux de bois, lorsque mon père entra brusquement. Ma mère venait de quitter son lit. « Vous aviez raison, Marie, dit-il en s'avançant vers elle, vous aviez raison ; je ne vous ai pas écoutée, et nous

sommes ruinés ! » Je ne savais pas ce que signifiait la ruine, mais le visage de mon père était bouleversé, je devinai un malheur et je me mis à pleurer. Ma mère ne pleurait pas, elle se souleva à demi sur ses oreillers et tendit les bras à mon père. L'homme fort s'y jeta comme un enfant. Ma mère me fit signe de m'en aller, et je fermai la porte.

Je n'avait que huit ans, mais le bon sens comme la timidité m'empêchèrent d'aller répandre ma nouvelle dans la maison; je m'assis tout seul dans ma petite chambre, cherchant à comprendre ce que c'était que d'être ruiné. Je me consolais intérieurement en pensant au front serein de ma mère, au regard d'ange avec lequel elle avait tendu les bras à mon père, et je me disais : — Si maman ne pleure pas, ce n'est pas si triste; je l'ai vue pleurer quand Ernest était si impertinent et si méchant la semaine dernière.

La ruine était là, cependant, à la porte, terrible et complète. Mon père avait tout risqué dans une entreprise nouvelle, aventureuse, et il avait tout perdu. Au premier moment, à peine savait-il ce qui lui restait. Il était atterré. Ce fut alors que nous apprîmes tous (je l'avais deviné sans le savoir) ce qu'était notre mère. Je l'entendis répéter vingt fois alors par les hommes d'affaires qui rem-

plissaient maintenant cette chambre que j'aimais tant : — Madame Mayriel a l'esprit le plus net et le plus ferme qu'ait jamais possédé un négociant, » et, plus d'une fois, notre vieux notaire répéta en sortant :

— Ah ! si son mari l'avait écoutée ! si elle avait été à la tête de la maison, il n'en serait pas où il en est !

Ma mère était riche ; elle avait mis aussitôt sa fortune à la disposition des créanciers de mon père, et l'économie la plus stricte régnait dans la maison, en attendant de savoir ce qui nous restait, et s'il nous restait quelque chose. Ma mère avait placé mademoiselle Rousselet ; Charlotte donnait des leçons à Paule ; ma mère s'était chargée de Fanny comme de moi. Ma vieille bonne faisait la cuisine ; le grand cuisinier avait disparu avec les beaux domestiques en livrée. Samuel, le valet de chambre de mon grand-père, nous était resté seul, et il avait eu bien de la peine à persuader à ma mère de le garder. Cependant nous vivions toujours dans la chambre bleue, et elle était toujours jolie, bien que les porcelaines de Saxe, les beaux livres, les portefeuilles d'estampes eussent disparu. Je demandai un soir à Charlotte de me montrer des images, elle me mit entre les mains un volume du *Magasin pittoresque*, et me fit taire quand je ré-

clamai les belles gravures, les précieuses eaux-fortes auxquelles j'étais accoutumé.

Les affaires de mon père étaient liquidées; il lui restait une petite terre provenant de la fortune de ma mère; il résolut de s'y retirer; il n'avait point faibli pendant la longue épreuve qu'il venait de subir; le courage de ma mère l'avait soutenu, mais il était à bout de forces, il avait besoin de repos: « Plus tard, nous chercherons une occupation qui puisse vous intéresser, disait ma mère, maintenant il faut aller planter nos choux. »

Nous n'avions jamais vu cette maison, dernier refuge qui nous restât. Située au fond de la Bretagne, dans un pays reculé et presque sauvage, elle provenait de l'héritage d'une vieille tante non mariée, dernier rejeton de sa famille, et qui avait laissé son petit bien à ma mère comme à sa filleule. La terre valait huit ou neuf mille livres de rente; la vie était à bon marché dans le pays; il fallait partir pour Kergoët; mes sœurs regrettaient Paris, sans en rien dire cependant; Charlotte regrettait la position et la fortune perdues; Fanny pleurait à la pensée de quitter Ernest et Henri, qui venaient d'entrer comme internes au collége; moi, je regrettais la chambre bleue; mon père était sombre, ma mère seule était paisible, sereine; elle pensait à tout; elle pourvoyait à tout.

— Dieu m'a laissé mes plus chers trésors ici-bas, disait-elle, et nul ne peut nous enlever le trésor éternel.

Ce fut à grand'peine qu'on arriva jusqu'à Kergoët; les routes étaient mauvaises, le chemin de fer s'arrêtait à dix lieues de la maison, et ma mère souffrait; les secousses, les cahots de la mauvaise voiture que mon père avait eu tant de peine à trouver, tout se réunissait pour épuiser ses forces, et elle était à demi évanouie lorsqu'on s'arrêta enfin à la porte d'un petit manoir construit en pierre grise au milieu d'une vaste bruyère semée de pins et couverte de petites vaches blanches et noires qui paissaient les jeunes pousses d'ajonc. J'avais bien envie de pleurer; le paysage était aussi triste que l'aspect de la maison. Ma mère releva la tête, vit nos visages assombris, et se pressa contre mon père: « Nous voilà arrivés et ensemble, Charles, » dit-elle. Et mon père, l'enlevant dans ses bras, la porta dans la maison.

Quel contraste avec la chambre bleue! On porta ma mère dans la chambre d'honneur, celle où sa tante avait vécu et était morte. Des rideaux de cretonne aux dessins antiques, des meubles de noyer noircis par l'âge, des petits carreaux verdâtres aux croisées, une odeur de renfermé bien prononcée, mais du jour, du soleil quand les fenêtres furent

ouvertes, et la lande s'étendant à perte de vue devant la maison. On mit ma mère dans ce lit d'apparence funéraire; les draps étaient blancs, la chambre propre, elle sourit: — Tu verras comme nous serons bien ici, me dit-elle, lorsque je me glissai doucement auprès d'elle; attends seulement quinze jours.

Elle avait raison. Quinze jours après, la chambre de ma mère au manoir égalait presque, dans mon esprit, la chambre bleue que j'avais tant regrettée. Des rideaux de perse avaient remplacé la cretonne; les vieux meubles sculptés, naguère relégués au grenier, s'étaient garnis de coussins sous les doigts habiles de Charlotte, et malgré leurs formes un peu roides, je savais m'installer commodément dans ces vastes fauteuils. Il n'y avait plus d'images, de joujoux, ni de porcelaines, mais les fleurs abondaient, et j'avais trouvé un chat, deux chiens et une demi-douzaine de poussins. J'apportais le chat chez ma mère, elle avait interdit l'entrée de sa chambre aux deux chiens. Je m'amusais beaucoup au manoir, et puis ma mère était là. Sa chambre était devenue le rendez-vous général; le soir, elle servait de salon. Je crois que ma mère n'avait jamais autant souffert de son immobilité forcée que depuis nos malheurs; elle en souffrit plus encore pendant les six premiers mois de

notre installation à Kergoët; elle eût voulu ne jamais quitter mon père; elle ne pouvait même pas dîner avec lui. Et mon père était sombre et triste. Il avait perdu à la fois sa fortune, son importance et ses occupations. Je n'avais jamais vu le front de ma mère devenir soucieux: il l'était cependant lorsqu'elle regardait mon père se promener de long en large sous la fenêtre; elle joignait les mains et elle priait.

La lutte fut longue; mon père n'était plus jeune, et ses malheurs avaient usé tout ce qui lui restait d'élasticité; Dieu seul pouvait combler le vide, seul il pouvait prendre possession de l'âme, qui jusqu'alors avait appartenu aux affaires et aux soucis de ce monde. Peu à peu, le visage de ma mère devint plus serein; peu à peu, l'atmosphère de paix qui régnait toujours autour d'elle devint plus joyeuse; mon père était le centre de ses pensées, et mon père apprenait à se soumettre sous la puissante main de Dieu. A partir de ce moment, le manoir fut cher à ma mère; elle y avait goûté la plus grande joie de sa vie.

J'ai revu cette chambre du manoir où nous avions passé de si douces heures; de tous mes souvenirs, le plus déchirant y reste attaché; c'est là que j'ai dit adieu à ma mère, c'est là que je l'ai vue s'éteindre, à quarante ans. Elle était lasse, et

Dieu lui donnait le repos. Charlotte avait vingt ans, et, par-dessus tout, mon père savait désormais où chercher la force et les consolations : la tâche de ma mère était achevée.

TROIS ENFANTS EN AUSTRALIE

M. et madame Lefranc étaient installés depuis six mois en Australie, à sept journées de marche de Melbourne, lorsqu'ils virent un matin leur principal berger entrer d'un air inquiet dans le petit salon qu'ils avaient réservé au centre de leur modeste maison en la construisant.

— Où en est le baromètre, monsieur ? dit le berger, homme expérimenté et que M. Lefranc avait eu le bonheur de trouver sans place après une dispute avec son ancien maître.

— Le baromètre? dit madame Lefranc en levant les yeux sur le berger; craignez-vous le mauvais temps, White? Il me semble que la saison des pluies n'est pas encore venue.

— Non, malheureusement, murmura White, mais un peu d'orage nous ferait du bien; voilà que toutes les sources tarissent, et ce n'est pas bon pour les moutons.

— Les sources tarissent? s'écria M. Lefranc, qui, trop indolent pour un colon australien, laissait souvent à ses bergers le soin de vérifier ce qu'il aurait dû savoir lui-même. Pas la fontaine au pied du coteau?

— Non, celle-là donne encore, mais la grande mare du ravin est presque à sec, le marais vert ne donne plus d'eau, je n'ai jamais vu une sécheresse aussi prolongée, et si le baromètre ne baisse pas...

— Louis est sorti pour aller rassembler le troupeau de l'est, n'est-ce pas? dit madame Lefranc s'adressant à son mari; il nous dira s'il a trouvé l'étang de Wisk à sec aussi.

Louis, fils aîné de M. Lefranc, avait hérité de sa mère une grande énergie, et la faculté d'adapter sa vie et même ses désirs aux circonstances qui le pressaient. Élevé en France, au collége, recevant l'éducation la plus soignée, il s'était vu, sur un caprice de son père, transporté tout d'un coup en Australie, au fond des forêts, loin de toute ressource intellectuelle; il se trouvait en face d'une entreprise nécessitant un degré de courage, de

persévérance et d'intelligence pratique que son père ne possédait pas. Louis se rendait vaguement compte que, pour se tirer d'affaire, pour n'être pas complétement ruinés, sa mère et lui n'avaient d'autre ressource que de se mettre bravement à l'œúvre et de combler par leurs efforts le vide laissé par l'indolence, la faiblesse et le défaut de persévérance de M. Lefranc. Louis avait donc fermé ses livres, laissé de côté le latin et le grec, et il vivait à cheval, visitant les stations, examinant les troupeaux, surveillant les bergers, pendant que son père ornait l'intérieur de la maison ou faisait construire une vérandah qu'il comptait couvrir de passiflores.

Tout ce qu'une femme pouvait faire, madame Lefranc le faisait, l'administration compliquée de nombreuses stations de bergers qu'il fallait entretenir de provisions, les rapports avec les personnes, très-difficiles dans un pays où les honnêtes gens se rencontrent à chaque pas en face de coquins qui ont achevé leur peine, ou qui ont reçu l'autorisation de se répandre dans la campagne. Mais elle ne pouvait suffire au travail lointain ; sa santé était délicate, et elle avait deux petits enfants, l'un de sept ans et l'autre de quatre. La pauvre mère avait laissé dans un coin de la Bourgogne trois petits tombeaux qui marquaient

seuls le souvenir des enfants qui remplissaient naguère l'espace vide eutre Louis et ses deux petits frères.

Madame Lefranc était debout à la porte de la maison; elle attendait Louis. Depuis deux ou trois mois, une apathie croissante semblait envelopper son mari; il avait dépensé ce qui lui restait de force et de volonté dans l'étrange coup de tête qui les avait emmenés de France, séparés de tous ceux qu'ils aimaient, pour les lancer dans le désert et dans l'entreprise la plus hasardeuse. Parfois sa femme se demandait si quelque affaiblissement de ses facultés intellectuelles n'avait pas causé cette résolution bizarre qui l'avait si profondément attristée, mais elle ne s'arrêtait pas à cette pensée, et elle entourait son mari des soins les plus tendres et du respect le plus délicat, tout en apprenant involontairement à marcher sans lui et à s'appuyer sur le conseil et sur l'énergie de son fils.

La température était étouffante lorsque Louis Lefranc quitta la station lointaine où il avait couché, et monta à cheval pour retourner chez son père. Le bon cheval semblait inquiet, il frappait la terre du pied et reniflait l'air par les naseaux. Louis le caressait et lui parlait doucement en arrangeant la selle :

— Tu es reposé, Sultan; te voilà frais; nous allons galoper à travers la prairie et nous irons retrouver ma mère qui nous attend. Tu n'es pas content, mon camarade, tu ne trouves pas la température agréable ce matin, moi non plus, et regarde les moutons, comme ils sont agités! Allons, en route, l'air nous fera du bien!

Et Louis sauta à cheval, pendant que les bergers rassemblaient les troupeaux pour les mener dans un nouveau pâturage moins desséché que le jeune maître venait d'indiquer. Sultan bondit en avant et Louis disparut aux regards.

Il se laissait aller au petit galop de son cheval, sans le presser et sans faire attention aux lieux qu'il traversait, lorsqu'un bruit lointain vint frapper ses oreilles, une espèce de grondement sourd accompagné parfois de sifflements et de craquements. A peine Sultan eut-il entendu ces sons inconnus, qu'il dressa les oreilles, se cabra, puis s'élança comme une flèche dans l'espace. Louis le laissait faire sans rien comprendre à la terreur de son cheval; il était depuis peu en Australie et ne connaissait pas encore la signification du bruit sinistre qui semblait se rapprocher à chaque pas. En vain Sultan volait dans la prairie, les grondements devenaient plus sonores, les craquements plus fréquents, les arbres semés là et là pliaient

sous un souffle puissant qui ne ressemblait pas au vent, car le vent ne s'était pas levé, l'air était toujours étouffant. Les oiseaux effrayés se levaient tous de leurs nids; des kanguroos sans nombre sautaient dans toutes les directions; toutes les créatures vivantes et même la nature inanimée semblaient comprendre le danger qui approchait. Louis seul ne savait pas son nom : il se retournait de temps en temps sur sa selle tout en galopant, sans rien voir que le mouvement inaccoutumé des animaux, sans rien entendre que le roulement menaçant qui n'était pas celui du tonnerre. Enfin un souffle de vent apporta une bouffée de fumée, la chaleur devint plus intense, Louis comprit tout d'un coup. La forêt était en feu et l'incendie allait gagner le *bush*[1] ! L'herbe blanchie sur toute l'étendue de la prairie, les buissons desséchés par l'ardeur du soleil, n'attendaient que ce terrible visiteur pour envelopper les imprudents voyageurs dans une mer de flammes ! Sultan galopait toujours, mais cette fois Louis se penchait sur son cou et encourageait le bon cheval de la voix et de la main. Tout à l'heure, l'homme et le cheval étaient baignés de sueur, la chaleur toujours croissante desséchait maintenant les lèvres et les

[1] On appelle *bush*, en Australie, les espaces non défrichés.

yeux. Déjà la fumée s'élevait en colonnes épaisses qui se déchiraient parfois pour laisser entrevoir le terrible éclat de la forêt en feu. Louis entendait dans le lointain craquer et tomber les grands arbres; il n'était plus dans la forêt, et le danger d'être écrasé par leur chute lui était épargné, mais déjà l'ennemi glissait sur le sommet des herbes desséchées, et ses sifflements se mêlaient au bruit des grands arbres frappant la terre de leurs troncs pesants. Sultan semblait possédé d'une terreur folle, mais elle lui prêtait des ailes, et Louis priait dans son cœur. Déjà il apercevait la maison, le vaste espace parfaitement dégagé d'herbes sèches et de buissons qu'il avait lui-même établi autour de l'habitation et des jardins; déjà il lui semblait que la chaleur devenait moins intense, lorsqu'un faible cri poussé aux pieds de son cheval le fit tressaillir. Ce n'était pas la voix d'un animal, ce n'était pas ce mélange confus des gémissements de terreur des kanguroos et des sifflements des oiseaux qui retentissait à ses oreilles depuis une heure, c'était le cri d'une créature humaine.

Louis arrêta son cheval; Sultan résistait et se cabrait; son maître se courba sur la terre et, en dépit de la fumée qui l'aveuglait, il vit un enfant indien couché par terre. En un clin d'œil, avant

qu'il eût pu dire un mot, l'enfant avait grimpé comme un singe le long de sa jambe et s'était perché sur le devant de sa selle. Louis ne pouvait rejeter cette pauvre petite créature à une mort certaine, il pressa du talon les flancs de son cheval et repartit au grand galop.

On avait perdu deux minutes à peine et cependant la halte pouvait être fatale. Le souffle de l'incendie faisait déjà frémir le sommet des herbes, le sifflement des flammes se rapprochait; Sultan semblait faiblir sous son double fardeau; et l'enfant indien se pressait contre Louis sans rien dire. Toute l'âme du jeune homme était dans ses yeux; il voyait le but, il voyait le salut; aurait-il le temps de l'atteindre avant que la flamme l'eût rejoint? C'était une course terrible, une lutte solennelle avec la mort, et quelle mort!

Madame Lefranc était toujours à la porte de sa maison; l'air lui paraissait à la fois étouffant et desséchant, mais la vaste étendue des clairières qui entouraient la station ne permettait pas à la fumée d'arriver jusqu'à elle; elle ne voyait pas les flammes; un bruit lointain et étrange arrivait seul jusqu'à ses oreilles. Cependant elle était inquiète, sans autre raison que son instinct, car Louis ne devait revenir que vers le soir, et le jour ne tombait pas encore. Elle demandait à Dieu de

garder son fils : presque toutes ses pensées pour lui devenaient habituellement des prières, et elle pensait à lui tout le jour.

Un seul bond, le dernier, avait porté Sultan au delà des herbes blanches et des buissons ; les flammes n'étaient plus à cent pas de la clairière lorsque le bon cheval tomba pour ne plus se relever. Louis saisit dans ses bras le petit Indien, jeta un dernier regard sur le pauvre Sultan et prit sa course à travers le défrichement. A chaque pas, l'atmosphère devenait plus tolérable, chaque pas laissait plus loin le danger, mais à chaque pas aussi Louis sentait ses forces s'épuiser, et il tomba comme Sultan à la porte de la maison où sa mère l'attendait toujours. Il était sauvé, mais la santé et les forces d'un enfant de seize ans pourraient-elles supporter cette course désespérée et cette suprême angoisse ?

Dieu eut pitié de madame Lefranc ; quelques jours de repos rendirent à Louis l'appétit et le sommeil ; au bout de quelques jours, il cessa d'être poursuivi par les sifflements des flammes, le craquement des arbres et le galop du pauvre Sultan. On avait enterré le bon cheval à l'endroit même où il était tombé. Les terribles récits qu'on avait colportés de station en station sur les victimes de l'incendie, sur les maisons brûlées et les malheu-

reux qui avaient péri dans les flammes commençaient déjà à rentrer dans le domaine de la légende. Louis avait repris toutes ses occupations accoutumées ; il dressait un jeune cheval australien pour remplacer Sultan ; il ne lui restait plus de ce terrible jour, qu'on appelle encore en Australie le sombre Jeudi, qu'un souvenir solennel mêlé d'horreur et de reconnaissance ; mais le petit enfant indien restait toujours à Boissy, comme madame Lefranc avait appelé sa maison en souvenir du village où elle avait été élevée. Pendant l'indisposition de Louis, avant que son corps et son âme eussent retrouvé leur vigueur accoutumée, son plus grand plaisir était de jouer avec le petit garçon qu'il avait sauvé au péril de ses jours. Agé tout au plus de cinq ans, plus gracieux et plus affectueux que sa race ne l'est d'ordinaire dans cette Australie où les Européens la détruisent peu à peu par le seul fait de leur supériorité, Mahana, comme s'appelait lui-même le petit Indien, ne quittait jamais le pied du canapé où reposait Louis. Tranquille lorsque son ami ne faisait pas attention à lui, il s'animait et faisait mille gambades bouffonnes dès qu'il rencontrait le regard de Louis, et il paraissait comiquement jaloux dès que les deux derniers enfants de madame Lefranc, André et Pierre, s'approchaient de leur frère, l'embrassaient ou jouaient avec lui.

Lorsque Louis reprit la vie commune, Mahana essaya de l'accompagner à pied : on le voyait à la course suivre les grandes enjambées du jeune homme ; à cheval, il lui arriva plus d'une fois de grimper le long de la jambe de son ami, comme le jour de l'incendie, pour s'installer devant lui sur la selle. Mais en dépit de son affection pour le petit Indien, cette poursuite constante gênait et fatiguait Louis ; il pria sa mère de retenir l'enfant au moment où il partait ; madame Lefranc se rendit au désir de son fils ; elle s'attendait à une scène de larmes : Mahana ne résista pas à la main qui s'était emparée de lui au moment où il allait grimper sur le nouveau cheval Émir ; il se coucha par terre et garda un sombre silence ; mais le lendemain matin, lorsqu'on chercha le petit Indien, il avait disparu. Le gardien de la station assura qu'il avait vu les traces de pas d'une femme indienne ; peut-être la mère avait-elle retrouvé son enfant.

Tout le monde oublia Mahana dans la maison de Boissy ; les troupeaux étaient prospères ; dans une année où beaucoup de moutons avaient péri à cause de la sécheresse, Louis avait eu le bonheur de conserver un peu d'eau, et les changements de pâturage qu'il avait ordonnés avaient presque toujours réussi. Le commerce était donc florissant, et

si le nombre des moutons avait diminué, l'argent avait augmenté entre les mains de madame Lefranc et chez son banquier à Melbourne. M. Lefranc avait achevé sa vérandah, et s'était consacré à l'éducation de deux perroquets et d'une brebis de la Chine.

Seuls, André et Pierre avaient conservé un vif souvenir du petit Mahana. Les habitudes françaises de leur mère les tenaient renfermés dans l'enceinte de la station ; ils ne se promenaient pas dans le *bush*, et Louis ne les emmenait pas avec lui dans ses longues courses. Le but de leur ambition, l'objet de toutes leurs causeries était donc de faire un voyage de découvertes dans le *bush* et d'aller retrouver Mahana. André avait même commencé à faire un havre-sac en filet, et Pierre accumulait en secret une provision de petits morceaux de pain qui devenaient durs comme des pierres, grâce à leur séjour prolongé dans sa poche.

Un matin, on les appela pour le déjeuner, et, comme Mahana, ils avaient disparu.

Personne n'avait vu sortir les deux enfants; leurs petits pieds n'avaient pas laissé de traces appréciables aux yeux des Européens, même des bergers. Madame Lefranc, à moitié égarée, faisait chercher Louis, qui était parti avant le point du jour pour visiter diverses stations. Pour cette fois,

M. Lefranc sortit de son apathie ordinaire ; il aimait tendrement ses deux petits garçons, et, appelant autour de lui ceux de ses hommes qui connaissaient le mieux le *bush*, il partit à leur tête pour explorer les environs.

— Ils ne peuvent être allés bien loin, disait-il à sa femme pour la rassurer, nous vous les rapporterons tout à l'heure, bien fatigués, mais contents de revenir au bercail. Faites préparer leur lit, et une bonne soupe ; ils n'auront rien trouvé à manger dans le *bush*, il n'y a ni une fraise ni une mûre à cueillir dans ce pays-ci.

— Pierre avait sa poche pleine de croûtes de pain, dit la pauvre mère en réprimant son désir de courir à la recherche de ses enfants, et consolée dans son angoisse par la tendresse que leur père manifestait à leur égard. Louis les aura peut-être rencontrés dans ses courses, et il les ramènera tout de suite, j'en suis sûre.

— Je vous dis que je les aurai ramenés ici en bonne santé avant que Louis ait seulement pensé à tourner la tête de son cheval du côté de Boissy, dit M. Lefranc. Et il partit.

Tout le jour la mère attendit, priant sans relâche, tout en allant et venant dans la maison, dans le jardin, dans l'enclos. Il lui semblait que si elle cessait un moment de parler à Dieu, elle devien-

drait folle. Sur le soir, M. Lefranc revint ; il avait battu le *bush* à une assez grande distance sans trouver aucune trace des enfants ; il était épuisé et désespéré. La vue de son abattement rendit des forces à sa femme.

— Louis va revenir, dit-elle, et demain nous irons, lui et moi, à leur recherche pendant que vous vous reposerez.

— Ah ! nous ne les retrouverons pas, murmura M. Lefranc entre ses dents, les yeux pleins de larmes ; il pleura un peu à l'ombre de sa main, puis il s'endormit.

La recherche recommença le lendemain ; Louis était convaincu que son père et les coureurs avaient mal pris leurs mesures, que les enfants ne pouvaient s'être beaucoup éloignés, et qu'ils devaient être partis dans l'intention d'aller voir Mahana. On se dirigea donc du côté du village où l'on supposait la résidence de la mère de Mahana.

Le village indien était abandonné, les portes des huttes étaient fermées ; en vain on parcourut tous les environs, aucune trace des petits voyageurs ne vint consoler leur mère et leur père. Lorsqu'ils furent rentrés, Louis chercha à préparer sa mère au malheur qui lui semblait inévitable ; elle refusait d'y croire.

— Dieu les a gardés, disait-elle, j'ai tant prié pour eux!

Deux journées s'écoulèrent encore en recherches infructueuses; on était à l'aurore du cinquième jour, et Louis se préparait à sortir, la mort dans le cœur, sans autre espoir que celui de rapporter peut-être à sa mère les restes de ses enfants chéris, lorsqu'il sentit une petite main qui tirait le pan de sa veste blanche. Il se retourna et vit Mahana; à côté de lui se tenait une femme indienne, évidemment sa mère. Mahana répandait un torrent de paroles, mais Louis ne comprenait pas le jargon des Indiens. La femme dit quelques mots en mauvais anglais : « Rendu mon enfant, moi chercher les vôtres! »

Avec cette lueur d'espoir, Louis sortit pour appeler sa mère. Il vit à la porte de l'enclos une troupe d'Indiens venus avec Mahana et sa mère; ils comptaient évidemment étendre au loin leurs recherches, car tous portaient des provisions.

— Je veux aller avec eux, Louis, dit M. Lefranc, je veux être là si... il ne termina pas sa phrase, mais sa femme le comprit, elle avait vieilli de dix ans dans ces quatre jours! — Allez, dit-elle, et rapportez-moi au moins leurs corps.

A peine les Indiens s'étaient-ils rassemblés à la

porte de l'enclos, qu'ils avaient commencé à chercher les traces des enfants. Tant de pieds avaient foulé l'herbe dans ces jours de quête continuelle, tant de mains avaient entr'ouvert et brisé les buissons que les yeux les plus exercés ne pouvaient reconnaître les signes laissés par les petits pieds et les petites mains de ceux qu'on cherchait. Cependant la mère de Mahana s'obstinait à diriger les recherches du côté de l'est, et Mahana lui-même courait toujours en avant dans cette direction. Madame Lefranc, épuisée et malade, avait senti qu'elle entraverait les efforts des Indiens; elle avait voulu garder Mahana avec elle à la maison, mais l'enfant s'y était refusé, et accroché à la main de Louis, quelquefois porté sur son épaule, il était toujours en tête de la troupe.

On marchait déjà depuis plusieurs heures lorsque l'Indienne s'arrêta : « Passé ici, dit-elle, petit tombé ! » Louis s'élança en avant; une simple trace sur la terre grasse, rien de plus, pas même l'indice d'un pied humain ; mais les Indiens avançaient maintenant résolûment. « Ici assis, dirent-ils bientôt, dormi là. » Quelques branches froissées et l'empreinte de deux petits corps restée sur les longues herbes rendirent un peu d'espérance à M. Lefranc et à son fils ; peut-être touchait-on au but. Sous quelque buisson, au bord d'un ravin, peut-

être allait-on trouver les deux petits enfants endormis à jamais.

On marchait toujours cependant. Les Indiens découvraient de temps en temps des traces. «Bien fatigués, glissé, beaucoup de peine,» disaient-ils. Les yeux européens ne voyaient rien, mais l'Indienne courait en avant et Mahana entraînait Louis sur ses traces. Un cri lui fit précipiter le pas; l'Indienne étendait les bras d'un air triomphant; d'un bond Louis fut auprès d'elle : les branches écartées lui laissèrent voir ses deux petits frères couchés à terre dans les bras l'un de l'autre; Pierre était couvert des habits d'André, presque nu à côté de lui. Tous deux étaient pâles, maigres, déchirés par les épines, mais ils étaient vivants, ils ouvraient les yeux, ils bégayaient même quelques mots : «Louis, papa.»

Le retour fut une marche triomphale : les Indiens sautaient comme des enfants, le père et le frère portaient les petits trésors qu'ils venaient de retrouver par une grâce inouïe de la miséricorde de Dieu. Peu à peu, les enfants, réchauffés par quelques gouttes d'eau-de-vie, racontèrent qu'ils avaient voulu faire une visite à Mahana, qu'ils n'avaient pas pu trouver sa maison, ni retourner à Boissy, qu'ils avaient eu peur, qu'ils avaient pleuré : ils avaient faim, et le pain de Pierre était

dur ; ils avaient soif, et il n'y avait pas d'eau ; alors ils s'étaient couchés par terre, et ils avaient fait leur prière, et puis la mère de Mahana les avait réveillés. Ils avaient évidemment perdu le compte des jours et croyaient s'être égarés la veille. Pierre était à peine souffrant, et bavardait comme de coutume ; André, qui s'était dépouillé pour couvrir son frère, semblait encore transi et grelottait au soleil sous l'épaisse couverture dont on l'avait enveloppé ; même pour lui cependant, il était évident que le repos et les soins le remettraient bientôt sur pied. Une heure après, ils étaient dans les bras de leur mère.

L'OIGNON DE JACINTHE

Louise Lignerol était à cheval avec son père; ils montaient une côte et ils allaient au pas tout en causant gaiement; le grand cheval de M. Lignerol baissait la tête vers le petit poney de Louise comme s'il voulait lui parler. Un silence profond les entourait. On était au mois de juin, et bien qu'il fût de bonne heure, les ouvriers étaient aux champs, et on n'entendait dans l'étroit chemin que suivaient les chevaux d'autre bruit que le murmure lointain d'un petit ruisseau. Les maisons étaient rares et clair-semées, entourées chacune d'un petit pré planté d'arbres; quelques vieilles femmes apparaissaient seules à

leurs portes, faisant la révérence au passage de M. Lignerol. Louise se pencha sur sa selle :

— Écoutez donc, papa, dit-elle, il me semble que j'entends des gémissements de ce côté.

M. Lignerol arrêta son cheval. Au fond d'un verger, une petite maison basse, triste, en mauvais état, laissait voir son toit de chaume à travers les arbres.

— Sais-tu qui demeure là? demanda M. Lignerol.

— C'était la maison de la mère Lesieur, dit Louise ; depuis qu'elle est morte, je ne sais qui l'a louée. Tenez, papa, entendez-vous?

En effet, des gémissements sourds partaient de la petite maison. M. Lignerol descendit de cheval,

— Tiens un moment Don-Quichotte, dit-il à sa fille; je vais voir ce qui se passe là-bas.

Louise aurait voulu accompagner son père; elle avait l'habitude de visiter les malades, mais madame Lignerol ne lui permettait pas d'entrer dans une chaumière sans qu'on connût les habitants, et la petite fille resta auprès de la barrière, le bras tendu pour tenir la bride de Don-Quichotte, qui était heureusement un bon cheval très-tranquille, peu disposé à s'enfuir.

M. Lignerol ne revenait pas, Louise commençait à s'ennuyer et à s'inquiéter; lorsque son père reparut; il était pâle.

— C'est un vieux militaire ou un vieux marin, dit-il, je ne sais lequel ; il souffre trop pour qu'on puisse lui faire beaucoup de questions; il était tombé en sortant de son lit; une espèce d'attaque, je suppose, l'aura frappé, et ses vieilles blessures se sont rouvertes. Je l'ai replacé sur son grabat ; mais viens avec moi, nous essayerons de panser ses plaies avec nos mouchoirs et de l'eau fraîche, Il n'y a rien dans cette maison.

Tout en parlant, M. Lignerol attachait les deux chevaux et mettait Louise à terre; elle pâlit, elle avait un peu peur des écorchures, et le mot de *plaies* qu'avait prononcé son père l'effrayait; elle n'avait que dix ans d'ailleurs, et elle se disait de tout son cœur :

— Oh! si maman était là!

Cependant elle essayait de faire bonne contenance, et son père, qui marchait devant elle à grands pas pour aller retrouver son malade, ne s'aperçut pas que les petits pieds qui le suivaient chancelaient un peu. Louise s'arrêta pour tremper son mouchoir dans le petit ruisseau, et elle but un peu d'eau dans le creux de sa main. Tout en buvant, elle disait :

— Mon Dieu, fais-moi la grâce de ne pas avoir peur et d'être bonne à quelque chose!

En entrant, elle se sentait plus calme; la vue du

vieillard ne l'effraya pas. La petite maison était propre, quoique sa nudité révélât une pauvreté extrême. Dans un coin une paillasse, sur laquelle était étendu le vieillard, puis une chaise, un vieux coffre et deux assiettes composaient tout le mobilier. M. Lignerol soutenait le malade; Louise s'approcha de lui :

— Mettons-lui un mouchoir mouillé sur la tête, papa ; voyez comme il est rouge!

Sur un signe d'assentiment de son père, Louise attacha son mouchoir autour du front du vieillard. La fraîcheur lui fit ouvrir les yeux; il contempla un instant ces visages inconnus, puis les referma, comme accablé de lassitude. Les blessures n'étaient pas bien effrayantes ; Louise les banda de son mieux en déchirant le mouchoir de son père.

— Je vais rester ici, dit M. Lignerol, je n'ose pas le laisser seul. Remonte sur Moustique et va prévenir ta mère; il faut trouver quelqu'un pour garder ce pauvre homme.

Louise avait l'habitude de monter à cheval, mais elle ne sortait jamais seule, et l'ordre de son père l'étonna.

— Il faut je m'en aille toute seule sur Moustique? demanda-t-elle.

— Oui, certes, dit son père avec un mouve-

ment d'impatience. As-tu peur? aimes-tu mieux rester ici avec ce pauvre homme?

Un regard jeté sur le lit, sur le vieillard qui demeurait immobile, les yeux fermés, pâle comme la mort, suffit à décider la petite fille :

— Non, non, papa, j'aime mieux retourner à la maison.

Son père la remit en selle en lui recommandant de ne point galoper, et Louise reprit le chemin de sa demeure.

Madame Lignerol était seule, à la fenêtre de sa chambre, travaillant et regardant ses enfants qui jouaient sur le gazon, lorsqu'elle entendit le pas d'un cheval, d'un seul cheval. Une inquiétude mortelle lui traversa l'âme,

— Et ton père? cria-t-elle à Louise qui sautait à bas de son poney.

— Il est resté près de la pierre de la Croix, chez un malade, maman, dit Louise, et il vous prie d'y venir tout de suite.

Un quart d'heure après, Louise avait raconté son histoire, et madame Lignerol, ayant réuni les objets qui lui paraissaient nécessaires, partait à pied avec Caroline, ancienne cuisinière de sa mère, restée chez elle en qualité de femme de charge et surtout de garde-malade pour la maison ou les environs. Rien n'est si rare ou si difficile à trouver

dans la campagne qu'une personne en état de soigner les malades.

Peu à peu, à force de soins, de remèdes, de bouillon et de tranches de bœuf, Caroline réussit à remettre sur pied le vieux Mathieu. C'était un ancien matelot, mis hors de service par l'âge, et qui était revenu mourir au lieu de sa naissance. Il avait navigué plus de quarante ans, et au retour, il n'avait trouvé personne de sa famille; son père et sa mère étaient morts depuis vingt ans; son frère avait quitté le pays, les vieillards qui se souvenaient de son nom l'avaient cru noyé et ne le reconnaissaient plus. Cependant l'étrange attachement au sol natal qui l'avait ramené dans son village, à vingt lieues de la mer sur laquelle il avait passé sa vie, lui avait fait trouver plaisir à louer la petite chaumière qu'habitaient autrefois ses parents et qui était vide; il avait payé d'avance une année, et depuis six mois il vivait seul et pauvre, sans rien demander à personne, infirme et âgé, avec l'unique espoir de mourir bientôt.

La chute et la maladie étaient donc venues comme une bénédiction de Dieu dans cette douloureuse existence, puisqu'elles avaient amené M. Lignerol, sa femme, la bonne Caroline et surtout la petite Louise. L'enfant faisait naturellement bien moins pour lui que ses parents, bien

moins que Caroline qui l'avait veillé tant de nuits et qui venait encore tous les jours balayer sa pauvre maison et lui apporter à manger; cependant, c'était Louise surtout qu'il aimait. Lorsqu'elle entrait dans sa chambre, ses yeux s'éclairaient, il se soulevait sur le fauteuil de paille que lui avait donné madame Lignerol, et il disait à haute voix :

— Ah ! voilà ma petite demoiselle avec sa robe rose!

En effet, la gaieté de la petite fille, les couleurs claires de ses vêtements, l'animation de sa voix, la légèreté de ses mouvements, étaient un plaisir et une distraction pour le pauvre vieillard, cloué dans une petite chambre humide et sombre.

Et puis, Louise aimait le vieux Mathieu; elle gardait pour lui son dessert, les bonbons et les fruits qu'on lui donnait ; elle lui tricotait des bas qui n'avançaient guère, mais qu'elle apportait à chaque visite pour montrer comme elle avait bien travaillé; elle lui lisait l'Évangile et racontait ce que Maman avait dit pour lui en expliquer les saintes et consolantes paroles; enfin elle écoutait avec le plus vif intérêt le récit des campagnes et des voyages de Mathieu. Jamais elle n'était lasse de monter avec lui sur *la Gloire* pour faire le tour du monde, et elle se disputait souvent avec

ses frères, qui soutenaient que les histoires de Mathieu n'étaient que des contes de voyageur. Plus d'une fois, elle vint même trouver sa mère en pleurant :

— Maman, Philippe se moque de Mathieu, il se moque de moi, il me dit toujours la fin de la fable :

« J'ai vu des choux plus gros qu'une maison... Vous savez bien, maman, et c'est très-méchant ; Mathieu dit toujours la vérité. »

Et, sans avoir une confiance aussi absolue que celle de sa petite fille dans les récits du voyageur, madame Lignerol faisait taire Philippe ; sur quoi tous les garçons s'en allaient en grommelant :

— Ah ! si on ne peut plus parler ici !

On pouvait parler à la Cerisaie en dépit des plaintes de Philippe, et on usait quelquefois de ce droit d'une manière effrayante. Un matin surtout, à déjeuner, madame Lignerol, préoccupée d'affaires sérieuses, ne faisait pas attention à l'animation extrême de ses enfants. M. Lignerol était absent et la conversation devenait de plus en plus vive :

— Je te dis de donner ton oignon à Lucette pour le mettre dans le pot-au-feu, il n'est bon qu'à ça, criait Philippe.

— Et quand ce serait un oignon de jacinthe, re-

prenait Fernand, petit garçon de huit ans, qui semblait parfois emporté par sa gaieté comme par un tourbillon irrésistible, quand ce serait un oignon de jacinthe! il y a au moins dix ans que Mathieu le tient au fond de sa tabatière; il est desséché, il est vieux comme lui, il ne peut plus donner de fleurs.

— Je vous dis que si, il est excellent, j'en suis sûre; il me donnera une jacinthe superbe, une jacinthe de Hollande, comme vous n'en avez jamais vu!

— Tu l'as ouvert pour savoir ce qu'il y avait dedans? disait Philippe.

— Recolle-le bien au moins, criait Fernand.

— Vous êtes des méchants, vous dites des sottises, s'écria Louise désespérée. N'est-ce pas, maman, que mon oignon n'est pas desséché et qu'il me donnera une belle jacinthe?

— Quel oignon, mon enfant? demanda madame Lignerol, tirée tout à coup de sa rêverie; je ne sais de quoi tu parles. Philippe, tu mets ton coude sur la table. Fernand, as-tu une troisième main pour tenir ton pain? Deux ne suffisent pas? Ne criez pas si fort, et dites-moi ce que c'est que cet oignon.

— C'est un beau présent du vieux Mathieu à Louise, maman, s'empressa de dire Fernand.

— Bien sûr, c'est un beau présent, reprit la petite fille toute rouge ; maman, c'est un oignon de jacinthe qu'un vieux Hollandais d'Amsterdam ou de Rotterdam, je ne sais plus lequel, a donné autrefois à Mathieu ; son petit garçon était tombé à l'eau dans le port, et Mathieu l'avait sauvé ; il nageait très-bien, Mathieu, autrefois. Ainsi, vous pensez, maman, si l'oignon devait être beau, puisque c'était la récompense d'un si grand service! Le Hollandais a dit à Mathieu que c'était la plus belle jacinthe du monde, et Mathieu me l'a donnée, et je la ferai pousser dans un vase le printemps prochain.

— Et Mathieu n'a jamais eu la curiosité de la mettre en terre?

— Il n'avait pas de terre, vous savez bien, maman, jusqu'à l'année dernière, et maintenant, le terrain est trop mauvais et trop dur autour de sa maison. Il a gardé l'oignon dans un vieux bas au fond de son coffre. Il n'est pas gros maintenant, il est un peu sec, ajouta Louise en tirant son trésor de sa poche, d'où sortirent en même temps deux couteaux, trois mouchoirs, un peloton de ficelle, une ménagère et un morceau de pain.

— Voilà une jolie poche, dit madame Lignerol en riant et en confisquant une partie des mouchoirs, un couteau et le morceau de pain ; pour

quoi n'as-tu pas un bissac, Louise? Je te conseille de me donner ton oignon à garder jusqu'au printemps.

— Oh ! non, maman, j'ai un projet, et je ne peux pas vous le dire. C'est Caroline qui doit garder mon oignon.

— Caroline? à la bonne heure! Je craignais qu'il n'achevât de se dessécher dans ta poche.

Et madame Lignerol oublia l'oignon ; le vieux Matthieu était mort pendant l'hiver, et Louise ne passait jamais devant sa maison fermée sans se rappeler le jour où elle y était entrée pour la première fois, mais la petite fille avait gardé son secret et Caroline seule savait que depuis trois mois l'oignon était planté dans une petite jardinière de bambou que Louise devait recouvrir d'une tapisserie. Seulement la tapisserie n'avançait pas aussi vite que la jacinthe, et les belles feuilles vertes, sorties de leur enveloppe brune et desséchée, laissaient déjà apercevoir une tige naissante, tandis que les premiers dessins de la tapisserie émaillaient seuls le canevas de Louise.

Enfin la tige s'élançait robuste et chargée de boutons; Louise commençait à être très-préoccupée de son ouvrage; toutes les fois que sa mère lui proposait une promenade ou une lecture, elle s'écriait :

— Maman, j'ai quelque chose à faire chez Caroline.

Et elle se sauvait jusque dans un petit cabinet, derrière la chambre de la femme de charge, où vivait la jacinthe loin de tous les regards.

La tapisserie avançait, grâce au concours de Caroline, qui laissait de côté les interminables reprises qu'elle faisait d'ordinaire au linge damassé, pour travailler à la jardinière de Louise; la bonne Caroline recouvrait parfois indifféremment ses points dans un sens ou dans l'autre, mais Louise n'y regardait pas de si près, et elle sautait de joie lorsqu'elle trouvait à son ouvrage deux ou trois rangées d'étoiles de plus que la veille?

On était au 25 mars, et la jacinthe était dans toute sa beauté depuis deux jours. Louise consultait sans cesse Caroline pour savoir si elle ne serait pas flétrie le lendemain.

— Pour l'anniversaire de maman, tu sais, Caroline?

Et Caroline, qui avait vu naître madame Lignerol, riait à l'idée qu'elle pût oublier le 26 mars.

Avant le déjeuner, Louise était dans une agitation fébrile. Après avoir embrassé sa mère, elle s'était installée dans la salle à manger. Marc mettait le couvert; le choc d'une assiette, une

fourchette posée de travers pouvaient endommager la précieuse jardinière déjà placée au milieu de la table. La surveillance de Louise était évidemment nécessaire. D'ailleurs, madame Lignerol pouvait avoir envie de traverser la salle à manger ou de donner un ordre à Marc : il fallait être en garde contre tous ces dangers. Louise courait d'une porte à l'autre et faisait perdre la tête à Marc.

— Bien sûr, mademoiselle Louise, je cognerai quelque chose contre votre belle fleur, si vous restez là à m'étourdir ; je ne sais plus ce que je fais, disait le vieux domestique.

Et Louise promettait de se tenir tranquille, pour s'élancer bientôt de nouveau contre les portes à la moindre alerte.

Enfin la cloche avait sonné, Marc respirait ; Louise était montée pour la prière, elle faisait un grand effort pour suivre de tout son cœur les paroles de son père et pour chasser la jacinthe de son esprit. Sa mère vit les deux sentiments et l'embrassa en sortant du cabinet de M. Lignerol.

— Allons voir ce secret, dit-elle gaiement.

Et Louise, au lieu de courir en avant, se serrait maintenant contre sa mère.

On ouvrit la porte, et un cri d'admiration s'é-

chappa de toutes les bouches. De ce petit oignon desséché, rabougri, oublié dans le coffre du vieux matelot, était sortie une tige verte parée de feuilles vigoureuses et abondantes, et au sommet de cette tige, s'épanouissait un magnifique bouquet de fleurs blanches, parfaites de formes, d'un éclat incomparable, et dont le parfum inondait la vaste salle à manger, le vestibule, le salon. Les garçons ne se moquaient plus. Louise était triomphante ; M. Lignerol admirait ; la mère pensait au vieux Mathieu, au Hollandais, à son petit garçon, et à la résurrection des morts, dont la belle fleur lui paraissait une saisissante image.

LE PAUVRE LOUIS

Un petit lit de fer dans un coin d'une grande chambre, un canapé près de la fenêtre : telle était l'étendue du domaine de Louis. Ses promenades n'allaient pas plus loin. Quand il était dans son lit, il contemplait le papier de la muraille, comptait les fleurs de chaque branche de lilas, suivait la courbe de chaque arabesque, et composait dans son imagination de nouveaux dessins de tenture. Lorsqu'il était sur son canapé, il examinait la maison en face de lui, les fentes des pierres, les moisissures des briques de l'encoignure, la peinture dégradée des persiennes, et il se demandait si jamais personne viendrait habiter cette vieille

maison, s'il verrait des fenêtres s'entr'ouvrir et des enfants s'accouder sur la balustrade.

C'était là tout ce que le pauvre Louis pouvait voir. Dieu avait d'avance circonscrit sa place dans le monde. Louis était infirme; depuis l'âge de deux ans, il n'avait pu marcher; il n'était jamais sorti de la chambre de sa mère: « Et il n'en sortira que pour être porté au cimetière, » disait en s'essuyant les yeux la vieille bonne qui l'avait élevé.

C'était un accident, disait-on; madame de Raimbeaux, la mère de Louis, le croyait. Les médecins disaient que la chute avait simplement précipité un mal inhérent à la constitution de l'enfant. Dans tous les cas, la maladie était incurable, et tout ce qu'on pouvait espérer, c'est qu'en avançant en âge Louis souffrirait moins. Il avait beaucoup souffert; pendant longtemps, sa mère avait passé presque toutes les nuits à son chevet, chantant, causant, priant, cherchant tantôt à engourdir la douleur, tantôt à donner au pauvre enfant la force de la supporter. On l'avait torturé par des remèdes infinis, et presque toujours pénibles. Sa mère avait entendu cette petite voix plaintive répéter dix fois et chaque fois d'une voix plus aiguë : « C'est fini! maman, c'est fini! Laissez mes bobos tranquilles! » Et il fallait continuer à le tourmenter. Mais maintenant c'était fini et bien fini. On savait que Louis

ne pouvait pas guérir, qu'il ne grandirait pas, et les médecins prévoyaient qu'il n'atteindrait pas l'âge d'homme. Ils ne l'avaient pas dit à sa mère et ils pensaient qu'elle l'ignorait ; mais ils avaient compté sans la clairvoyance de la tendresse maternelle ; madame de Raimbeaux connaissait aussi bien qu'eux l'état de son fils, et elle marchait dans cette vallée d'angoisses en s'appuyant sur son Dieu. Jamais Louis n'avait saisi sur le visage de sa mère une expression de faiblesse, lors même qu'il souffrait le plus, et que ses souffrances se reflétaient dans les yeux de celle qui ne le quittait jamais; il avait toujours puisé du courage dans ce regard ferme et calme.

— Je suis bien aise que vous vous appeliez Gabrielle, maman, disait-il quelquefois, c'est le nom qu'il vous fallait. J'aimerais encore mieux que ce fût Gabriel, tout à fait comme l'ange, mais ce n'est pas un nom de femme.

— Ce qui importe, c'est de faire l'œuvre de l'archange Gabriel, disait madame de Raimbeaux, et d'être les messagers de Dieu.

— Un pauvre petit messager ! disait tristement Louis en se retournant sur son canapé.

A mesure qu'il avançait en âge, le sentiment de son infirmité devenait plus pénible à Louis; il n'avait aucun espoir de guérison. Un jour, lorsqu'il

avait sept ans, il avait dit à sa mère: « Maman, plus tard, quand je serai grand, est-ce que je marcherai? — Non, mon enfant, » avait dit madame de Raimbeaux, et sa voix triste, mais calme, ne laissait aucune espérance.

L'oreiller de Louis avait été bien humide ce soir-là.

Il avait donc renoncé à toute perspective de guérison, mais il aurait voulu au moins devenir bon à quelque chose dans son lit et sur son canapé. Le continuel dévouement de sa mère avait créé dans cette âme généreuse et dans ce cœur ardent le profond besoin d'un dévouement analogue. Loin de le rendre égoïste (au moins dans les grandes choses), cette tendresse prévoyante, intelligente, sage, avait donné à l'enfant le sentiment du devoir. Dans son infirmité, Louis avait appris ce que bien des enfants ignorent, il savait renoncer et se résigner. C'est que sa vie n'était qu'une longue abnégation. Au printemps, lorsque les cousins de Louis projetaient des expéditions lointaines au dehors de la grande ville qu'ils habitaient pour aller cueillir des fleurs ou attraper des papillons, Louis regardait tristement le petit coin de ciel bleu qui apparaissait entre les maisons, et il ne répondait pas.

Lorsqu'en hiver il entendait les cris joyeux des patineurs sur la rivière, il lui était arrivé bien des

fois de prendre la main de sa mère et de la serrer fortement, comme pour puiser du courage dans son contact. A la fin, à force d'épreuves, il avait appris quels étaient ses devoirs. Ce qui le rendait triste, c'était précisément d'avoir si peu de devoirs et de n'en espérer aucun dans l'avenir.

« Je ne ferai jamais rien, maman, » disait-il dans les rares moments où sa réserve naturelle cédait sous le poids de sa tristesse. Et sa mère avait, comme lui, besoin de demander à Dieu la résignation.

Louis prenait quelques leçons, pas beaucoup. Il avait douze ans, et il ne savait pas grand'chose. Il n'avait commencé à lire qu'à sept ans. Il écrivait à peine. Ce que les autres enfants apprennent en jouant, dans la conversation de leurs parents, Louis ne le savait pas. Il était toujours seul avec sa mère, qui ne vivait qu'avec lui et pour lui. De loin en loin, une visite de ses cousins arrivait, comme une bouffée d'air frais, dans la chambre du petit malade, mais ils habitaient à l'autre bout de la ville, ils allaient au collége, ils étaient nombreux et s'amusaient ensemble. Louis ne les voyait pas souvent. On était au mois de mai, lorsqu'un matin, au moment où sa mère l'apportait sur son canapé, Louis s'écria en tournant la tête vers la fenêtre : « La maison rouge est ouverte ! »

— Oui, monsieur Louis, dit la servante qui entrait, voilà le propriétaire qui ouvre les fenêtres, et le peintre vient d'arriver pour donner un coup de pinceau aux persiennes ; ça ne sera pas de trop, et la laitière m'a dit tout à l'heure que la maison était louée.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Louis, dont le pâle visage se couvrit de rougeur. Il y aura peut-être des enfants !

Chaque jour, un nouveau spectacle attendait Louis à son réveil. Chaque jour, en ouvrant les yeux, il demandait à sa mère ce qu'on faisait dans la maison rouge. « On lave les carreaux, disait-elle, ou bien on suspend les rideaux. — Quels rideaux, maman ? demandait Louis. — Tu verras cela, je ne distingue pas bien, » disait sa mère. Et Louis attendait impatiemment le moment où sa vieille lorgnette de spectacle lui permettrait de s'assurer si les rideaux blancs du premier étaient en mousseline ou en percale.

Tout faisait événement dans sa vie si monotone et si dépouillée ; la figure de la servante qui venait maintenant chaque jour surveiller l'arrivée des meubles et nettoyer la maison, son bonnet blanc empesé, qui devait être une coiffure des côtes de Normandie, disait madame de Raimbeaux, sa jupe courte, bouffante sur les hanches, son corsage noir,

son pas rapide, son air décidé, tout cela avait séduit Louis. « Cette femme m'amuse, disait-il; elle ne marche pas, elle court à son ouvrage. S'il pouvait venir des enfants! »

Enfin un jour, par une matinée pluvieuse, où le beau soleil de juin était voilé par les nuages, Louis, contemplant comme de coutume la maison rouge, vit arriver la servante, portant un grand parapluie. Sous cet abri, à côté d'elle, trottait un enfant, un petit garçon. Louis voulut se pencher en avant pour mieux voir, une douleur aiguë le saisit, et il fut obligé de s'appuyer sur ses oreillers; pendant ce temps, la porte s'ouvrit, puis se referma sur la servante et le petit garçon. « C'est égal, je le verrai quand il sortira, » disait Louis. Il entendit auparavant tout d'un coup au milieu du calme d'une rue silencieuse retentir des cris furieux.

« Je ne veux pas, je ne veux pas être sage criait-on. Je ferai tant de bruit qu'on demandera ce que j'ai de l'autre côté de la rue; je ne veux pas me taire, je veux crier; » et les hurlements reprenaient plus violents que jamais.

Louis était bouleversé; il n'avait jamais entendu de cris pareils; il n'avait jamais eu l'idée de résister à sa mère, ni même à la vieille Manon; il était convaincu qu'on avait fait mal au pauvre enfant, qu'on refusait de lui faire plaisir; s'il

avait pu marcher, voire même se traîner, il serait allé au secours du petit furieux, mais il ne pouvait pas quitter son canapé, et sa mère, comme Manon, riait de son inquiétude : « Il est en colère, voilà tout, disait madame de Raimbeaux. — Et s'il fait souvent un tapage pareil, disait Manon, ils devraient bien aller loger plus loin. »

Les cris s'apaisaient ; au bout d'un quart d'heure, Louis, toujours aux aguets, vit la porte se rouvrir ; la servante sortit seule, puis rentra un instant après, portant un petit pain : « Il avait faim, vous voyez bien, » dit Louis, et lorsqu'une heure après le petit garçon sortit, tenant la main de sa bonne, tout bouffi encore de ses larmes, les cheveux en désordre, et le cœur gros, Louis fut indigné contre la servante et attendri par les regards, moitié honteux, moitié résolus, que l'enfant jetait sur les passants.

— Si c'était seulement mon petit frère ! se disait-il.

Un père, une mère, une vieille dame qui devait être la grand'mère, une bonne, une cuisinière, un petit domestique de quinze ans, un cheval, un cabriolet, une charrette remplie de bois, deux voitures de déménagement, que d'amusement et de motifs d'intérêt pour Louis ! Il n'était plus pressé de se coucher ; il n'était jamais

fatigué, disait-il : il avait trop de choses à voir et à examiner.

Une plaque sur la porte : qu'y avait-il écrit dessus? Louis ne laissa pas de repos à Manon jusqu'à ce qu'elle fut partie pour le marché.

— Tu regarderas en rentrant ce qu'il y a sur cette porte, lui recommanda-t-il; en rentrant, ajouta-t-il, sans cela tu l'oublierais.

— Je ne sais pas bien lire, monsieur Louis, disait Manon.

— Oh ! ce n'est pas long, tu t'en tireras bien. Je veux savoir ce que fait le père de mon petit garçon.

Une demi-heure après, Manon était campée devant la porte de la maison rouge; Louis l'examinait de sa fenêtre. Elle était là, cette bonne vieille, suivant du doigt les lettres gravées sur le cuivre, épelant chaque syllabe et cherchant en vain à se rappeler la syllabe précédente. Au milieu de son embarras, comme elle venait de monter le degré pour mieux voir, la porte s'ouvrit brusquement en dedans. Peu s'en fallut que Manon ne tombât sur le seuil; elle recula de deux pas. Un homme grand, mince, d'une quarantaine d'années se trouvait devant elle. « Vous vouliez lire le nom écrit sur la porte? dit-il en riant : je m'appelle le docteur Legrand et je suis médecin. »

Manon, encore toute confuse, monta précipitamment chez Louis :

— C'est un médecin, dit-elle, il s'appelle M. Legrand, il a l'air bien aimable, car il m'a attrapé le nez sur sa porte, ce qui n'était guère honnête, et il a seulement ri en me disant lui-même son nom. Ce sera tout de même joliment commode, madame, ajouta-t-elle, en se tournant vers sa maîtresse; si nous étions malades au milieu de la nuit, nous pourrions avoir un médecin tout de suite sans courir au bout du monde.

— Nous ne savons pas encore si M. Legrand est un bon médecin, dit madame de Raimbeaux en souriant, et j'aime beaucoup M. Leuriet.

— Moi aussi, maman, dit Louis, mais je crois que le père de mon petit garçon doit être très-bon aussi.

Louis s'était, en effet, approprié le petit garçon, auquel il n'avait jamais parlé, qu'il ne voyait que par la fenêtre, dont il ne savait que le nom sans cesse répété par les femmes de la maison. « Georges, tu vas te brûler ! monsieur Georges, vous allez salir votre blouse ! Georges, je ne veux pas que tu ailles à l'écurie ! » Toute la famille était occupée de Georges depuis le matin jusqu'au soir, à l'exception de son père, qui sortait de

bonne heure en cabriolet et ne rentrait guère que pour le dîner.

Georges ne s'inquiétait nullement des ordres qu'on lui donnait, ni des défenses qu'on lui faisait : toujours en mouvement, fort désobéissant, extrêmement volontaire, il était préoccupé depuis plusieurs jours par la figure pâle et douce qu'il apercevait toujours à la fenêtre en face.

— Je voudrais bien savoir ce que ce petit garçon fait là, disait-il ; il ne bouge jamais ! »

Enfin, un matin, au moment où Louis venait de quitter son lit, pendant que sa mère, courbée sur son canapé, arrangeait les châles qui le couvraient, une petite voix se fit entendre dans l'escalier : « Laissez-moi passer ! je veux aller le voir ! je veux savoir pourquoi il est toujours là ! » Et le bruit d'une lutte se mêlait au son des pas lourds de Manon sur l'escalier.

La porte s'ouvrit brusquement. « Tenez, monsieur Louis, voilà votre petit Georges, s'écria Manon hors d'haleine, il se débat comme un démon ; il croyait que j'allais lui laisser crotter mon escalier que je viens de laver ! Eh bien, voilà monsieur Louis ; vous vouliez le voir ! »

Georges restait au milieu de la chambre, stupéfait ; de loin, il n'avait vu que la figure de Louis, charmante malgré sa maigreur et sa pâ-

leur; de près, ce corps décharné, ces mains blanches et allongées, cette infirmité évidente le frappèrent d'effroi. Il se mit à pleurer, puis honteux de ses larmes, il se détourna pour s'enfuir. « Georges ! » dit Louis. L'enfant s'arrêta; il regarda ces deux faibles bras tendus vers lui, il rencontra ce beau regard affectueux et presque suppliant, et s'élançant vers le canapé, il vint tomber à genoux près de Louis, qu'il serra dans ses petits bras. « Pourquoi ne marches-tu pas? » dit-il tout bas à Louis en l'embrassant.

Louis l'embrassait aussi sans répondre. Georges répétait sa question. « Parce que Dieu ne l'a pas voulu, » dit enfin le jeune malade, et Georges se tut, effrayé de la solennité de la réponse.

Ce fut une grande joie pour le pauvre Louis que l'établissement du docteur Legrand et de sa famille dans la maison rouge. A partir du soir où Georges l'avait embrassé, une vie nouvelle s'ouvrit pour lui. Sans cesse préoccupé de ce petit frère qu'il avait trouvé, Louis pensait le soir en se couchant que Georges viendrait le lendemain; en se levant, il attendait Georges. L'enfant semblait s'être emparé de tout son cœur. Si les mères pouvaient être jalouses, madame de Raimbeaux eût pu le devenir, mais la joie de Louis était la sienne;

son grave visage s'illuminait à la vue du petit rayon de soleil qui était venu traverser la triste existence de son fils.

Et Georges était un fidèle rayon de soleil. Dès qu'il était levé, avant même de boire sa tasse de lait, il s'élançait à la fenêtre pour voir si Louis était réveillé. Souvent les volets étaient encore fermés, Louis avait mal dormi, il avait souffert, et Georges s'agitait, montait, descendait, retournait à la fenêtre jusqu'à ce que les volets, en s'entr'ouvrant, vinssent lui annoncer qu'il pouvait entrer chez son ami. Un soir même, Louis était très-souffrant, Georges lui avait dit adieu, et cependant, on ne l'avait pas revu chez lui. L'enfant s'était blotti dans un cabinet; caché derrière les robes de madame de Raimbeaux, il voulait veiller son Louis, disait-il, et on eut bien de la peine à l'emmener se coucher.

On avait encore quelquefois à lutter pour le faire obéir chez lui : chez madame de Raimbeaux, il ne résistait jamais; un regard, un geste de Louis suffisaient pour le faire céder à l'instant. Un jour, Georges refusait de retourner chez lui; sa mère l'avait fait demander.

— Je n'irai pas, je ne veux pas, dit-il en frappant du pied.

– Tu me feras de la peine, Georges, dit Louis.

— Je ne veux pas te faire de la peine, s'écria l'enfant; mais je veux rester avec toi, je ne veux pas m'en aller. Tu es toujours content quand je suis là, n'est-ce pas, mon bon Louis? et tu souffres, je le vois bien.

Tout en parlant, Georges passait ses petites mains caressantes sur le front de son ami.

— Tu me fais de la peine quand tu désobéis à ta mère, reprit Louis, dont la voix s'affaiblissait; va, tu reviendra demain.

Georges le regarda ;

— Tu le veux? dit-il du ton d'un homme qui cède, non comme un enfant qui obéit; et il sortit de la chambre.

En effet, de son canapé, et à travers ses souffrances, Louis était en train de faire un homme du petit Georges, et, sans le savoir, Georges contribuait à faire un homme de son ami. C'était pour Georges que Louis lisait sans cesse, afin de pouvoir lui donner les leçons qui ne se passaient jamais sans pleurs et sans grincements de dents à la maison rouge, mais qui étaient faciles et joyeuses dans la chambre de Louis. C'était pour Georges que Louis réprimait les mouvements d'impatience que lui causaient souvent ses souffrances, afin de ne pas attrister son petit compagnon et dans la crainte de lui donner un mauvais exemple. C'était pour

Georges surtout qu'il priait Dieu avec ardeur, demandant la grâce de pouvoir accomplir sa tâche et d'avoir la force d'aider cet enfant à remplir plus tard un rôle dans le monde.

— Moi, je ne suis bon à rien, disait-il à sa mère, mais Georges sera un homme utile, j'en suis sûr.

La grande préoccupation de Georges depuis un mois était d'amener son père pour voir son ami. Madame Legrand et sa mère avaient fait une visite à madame de Raimbeaux afin de la remercier de ses bontés pour Georges. Mais la jeune femme élégante, bouclée, pomponnée, s'était trouvée mal à l'aise dans cette maison triste et grave; sa mère était aussi frivole qu'elle et les visites ne s'étaient pas renouvelées. Madame de Raimbeaux s'en tenait à son vieux médecin et M. Legrand n'avait pas encore mis les pieds dans la maison.

Enfin, un jour, Georges s'élança dans le cabinet de son père; c'était son jour de consultation.

— Papa, s'écria-t-il, venez vite, Louis s'est trouvé mal, et nous ne pouvons pas le faire revenir.

— *Vous* ne pouvez pas! dit M. Legrand en souriant, mais en se levant pour suivre son fils; est-ce toi qui le soignespar hasard?

— Je sais très-bien soigner mon Louis, disait Georges tout en traînant après lui son père ; mais venez vite, papa, peut-être qu'il va mourir.

Ils entrèrent dans la chambre du malade, toujours immobile et les yeux fermés. Le médecin s'approcha, lui souffla dans les poumons, l'étendit à plat sur son lit. Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux, mais le coup était porté, et la mère le lut dans les yeux du nouveau médecin. Georges se pencha sur son ami :

— Souffres-tu? lui dit-il bien bas.

— Non, dit Louis, seulement je croyais que c'était fini. C'est ton père? ajouta-t-il en apercevant M. Legrand.

— Oui, c'est papa, je l'ai amené et il te guérira, j'en suis sûr.

Et Georges dansait joyeusement autour de son père.

— Dieu me guérira, dit Louis..., quand il voudra.

Sa mère se détourna du lit pour cacher ses pleurs.

Georges ne voulait plus quitter la chambre de Louis ; ses espérances de guérison s'effaçaient sans qu'il osât en parler à personne. Madame de Raimbeaux ne quittait pas son fils d'une seconde ; Manon passait le revers de sa main sur ses yeux

lorsque Georges demandait le matin si Louis avait dormi. Madame Legrand était jalouse de la passion de son fils pour le pauvre malade.

— Il n'y a pas moyen de parler d'autre chose que de la maladie de Louis, disait-elle en soupirant.

Georges se décida enfin à demander à son père s'il ne croyait pas pouvoir guérir son ami.

— Il s'en va, mon enfant, dit M. Legrand d'un air grave; aucune science humaine ne peut le sauver.

— O papa, il est sauvé! s'écria Georges avec l'accent d'une joie inébranlable, je sais bien que le Seigneur l'a sauvé, mais je voudrais qu'on pût le guérir!

— Et le Seigneur ne le veut pas, répondit son père, prononçant pour la première fois, depuis de longues années, le saint nom que Georges avait appris à adorer près du lit de son ami.

Le Seigneur ne le voulait pas en effet. Chaque jour Louis s'affaiblissait et l'on aurait pu suivre les progrès de sa faiblesse dans les yeux de sa mère. Elle marchait à peine, elle ne se soutenait plus.

— Madame ira aussi loin que M. Louis, disait la vieille Manon, pas plus loin!

Elle ne se trompait pas. D'évanouissement en

évanouissement, Louis descendait les degrés du tombeau. Georges ne le quittait plus plus. Depuis deux ans, Louis était devenu le centre de sa vie, et ces deux ans avaient donné à l'enfant léger et égoïste une âme sérieuse, un cœur tendre, une intelligence solide fort au-dessus de ses dix ans. Les efforts de Louis n'étaient pas restés infructueux, il avait achevé sa tâche.

— Mon Georges ! disait-il en attirant faiblement à lui les joues fraîches de l'enfant. Tu me fais du bien, j'aime à te regarder.

— Si je pouvais te faire vraiment du bien ! Et la ferveur du désir se peignait dans les yeux de Georges.

— Bientôt je serai tout à fait bien, murmurait Louis, c'est presque fini. Georges ne disait rien. Tu auras ton père, dit Louis à demi-voix.

Il avait raison. M. Legrand venait tous les jours et plusieurs fois par jour voir Louis, et il avait appris dans sa chambre presque autant de choses que son petit garçon. Sans qu'ils se fussent rien dit, Louis l'avait compris, et il s'en allait l'esprit en paix sur son nouvel ami. Il ne se préoccupait pas de sa mère ; il sentait qu'elle était comme lui au bout de sa course.

Un matin, Georges attendit en vain jusqu'à dix heures qu'on ouvrît les volets dans la chambre de

Louis. Rien ne bougeait dans la maison. Manon n'avait pas entr'ouvert la porte. Georges se glissa enfin dans la rue, il traversa l'étroite cour et vint ouvrir la porte de la cuisine. Personne. Il montait lorsqu'il aperçut Manon assise sur les marches de l'escalier, son tablier sur la tête.

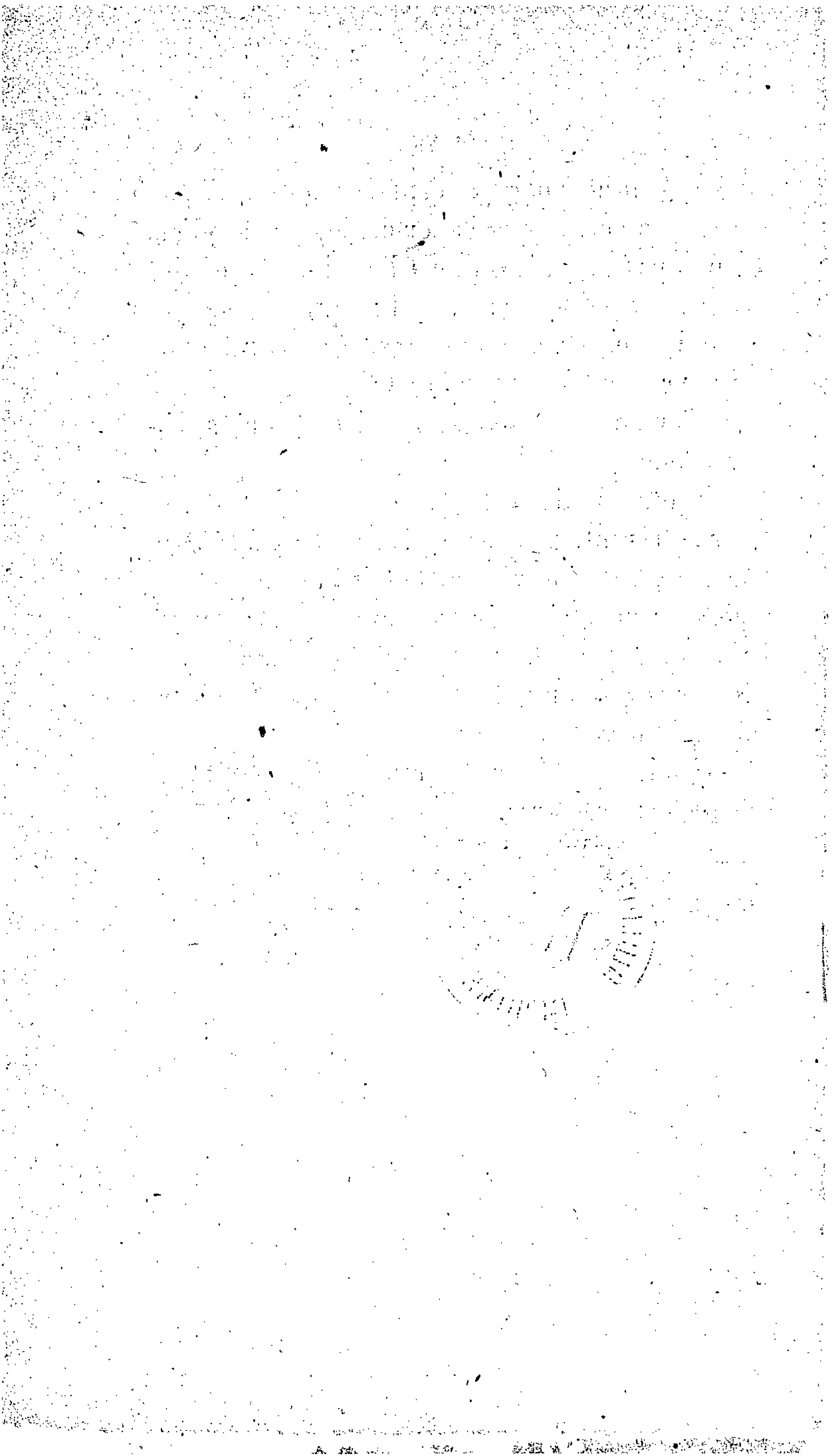
— Personne n'a bougé, monsieur Georges, dit-elle à demi-voix... j'ai peur.

— Entrons, dit Georges.

Ils entrèrent. La mère était à genoux à côté du lit de son fils. Son visage était inondé de larmes, mais ses yeux étaient levés vers le ciel. Le pauvre Louis était pour toujours délivré de ses maux. Geerges poussa un faible cri. Son père était derrière lui ; il l'avait suivi :

— Maintenant il est heureux ! dit-il ; et il prit son fils dans ses bras.

FIN



TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.